

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$2.00 - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Envoyé dans les dépôts - - - 5 cents la copie

10^{ME} ANNÉE, No 519 - SAMEDI, 14 AVRIL 1894

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme c



LE R. P. DE MONTIGNY

PRÉDICATEUR DU CARÈME A NOTRE-DAME, DE MONTRÉAL

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 14 AVRIL 1894

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Lédieu.—Le R. P. de Montigny.—Carnet du "Monde Illustré."—Sur la terre d'Évangéline en 1864 par L.-H. Tremblay.—Les distraits.—Poésie : Coquette, par Jules Lanos.—Soirée de gala, par Joseph Genest.—Les écrivains de toutes les littératures : M. Léonidas-Wilfrid Tessier (avec portrait), par X. Y. Z.—Le côté amusant des annonces, par Régis Roy.—Notes et impressions.—Primus du mois de mars.—Poésie : Avril, par François Coppée.—Une épisode de notre histoire, par R. G. P.—Nouvelle : La ferme, par Georges Beaume.—Propos du docteur.—Notes et faits : Récréations favorites des têtes couronnées ; Les vics royaux et impériaux, etc.—Choses et aïtres.—Feuilletons.—Problèmes d'échecs et de dames.

GRAVURES.—Portrait du R. P. de Montigny, prédicateur du Carême à Notre-Dame, de Montréal.—L'empereur de Russie et son état-major (double page).—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zéloteurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

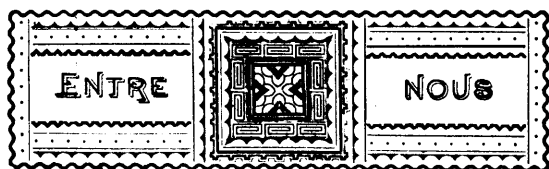
Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

A NOS CORRESPONDANTS

Nous avons l'honneur d'avertir nos correspondants que, à partir de la date de ce jour, nous ne rendrons plus les manuscrits, copies, etc., qui nous seront envoyés pour être publiés.

Les correspondants qui désirent conserver une copie originale des articles qu'ils nous transmettront, devront donc, désormais, en garder eux-mêmes un duplicata.



ami à moi,—comme disent maintenant les Parisiens,—me demandait dernièrement pourquoi j'avais tant d'affection pour l'Écosse et ses habitants.

—Parce que j'ai lu Walter Scott tout jeune, à dix ans, et que mon père avait connu le grand romancier.

—Tiens ! un souvenir, contez nous cela

—Oh ! la chose est très simple. Un de mes oncles, Nicolas Lédieu,—ou plutôt Le Dieu, comme il orthographiait son nom,—était depuis plusieurs années professeur de français à Edimbourg, quand il pria mon père de venir le rejoindre, vers 1818, au moment où il sortait du collège de St-Acheul, illustre maison dirigée par les Jésuites.

Il devait lui donner des élèves et le pousser. Il partit et y resta plusieurs années.

* * Un jour qu'il se rendait d'Édimbourg à Glasgow, ou ailleurs, car la mémoire me fait défaut sur ce point, il se trouva, parmi les voyageurs de la diligence, avec un homme d'un certain âge, affligé d'une claudication assez prononcée.

À une certaine distance, la diligence s'arrêta. Un pont jeté sur un petit cours d'eau avait été emporté, la veille, par une crue subite, et remplacé par des planches assez mal équilibrées. Le voyageur boiteux hésitait à s'engager sur cette passerelle improvisée, quand mon père lui offrit, en très mauvais anglais du reste, le secours de son bras.

Le passage était vraiment difficile, mais on s'en tira très bien.

De l'autre côté, une diligence attendait encore les voyageurs et, une fois installés, la conversation s'engagea entre le monsieur âgé et le jeune homme.

—Vous êtes Français ?

—Oui, monsieur, je suis arrivé depuis peu en Écosse et j'y viens pour enseigner la langue de mon pays.

—Belle langue ! je vous suis reconnaissant du service que vous venez de me rendre et je serais heureux de vous voir chez moi.

Il appela le conducteur, la diligence s'arrêta et le voyageur descendit.

—A bientôt, mon cher monsieur, dit-il à mon père, en lui serrant la main, venez me voir à Abbotsford, je suis Walter Scott.

* * Walter Scott !

Quelle joie pour un jeune homme de vingt ans de se trouver ainsi, tout à coup en relations avec un homme de génie ! Et avec quel bonheur, au retour, annonça-t-il cette nouvelle à son frère.

—Bravo, dit mon oncle, profite de l'occasion, va voir sir Walter Scott, c'est un honneur assez grand que d'être invité par lui.

Quelque temps après, mon père se rendit à Abbotsford, fut reçu avec la plus grande cordialité par le grand écrivain et sa femme—une Française, Mlle Charpentier, et y passa quelques jours.

* * Ce souvenir occupait une grande place dans la vie de mon excellent père et vous pouvez penser comme nous, les petits, nous l'écoutions nous faire ce récit, vingt fois raconté, plus détaillé, et que je ne puis vous faire d'une manière exacte.

Comprenez-vous maintenant pourquoi j'ai lu Walter Scott avec passion. A douze ans je connaissais l'Écosse, que je n'ai jamais vue, et j'aimais les Écossais ; je les aime encore, car ce sont des gens de progrès et de travail. Et puis—que voulez-vous, il faut l'avouer—c'est aussi parce qu'ils aiment les Français que je leur rends la réciprocité.

La parole d'un Écossais vaut un chèque, et ce n'est pas peu dire.

* * Un frère de Walter Scott est enterré à Québec.

Quand vous irez faire un pèlerinage à la cité des neiges, et que vous passerez rue Saint-Jean, entrez dans le vieux cimetière de l'église Saint-Mathew, vous y verrez la tombe du frère du barde écossais.

* * Puisque je parle littérature un mot de la Société Royale.

La réunion de 1894 aura lieu à Ottawa, le 2 mai.

Voici un aperçu des travaux qui seront lus :

M. J.-Edmond Roy a préparé une très curieuse étude cartographique sur les anciennes seigneuries de l'Acadie.

M. Dionne : Renseignements inédits sur les deux Raudot, intendants de la Nouvelle France.

M. Faucher de Saint-Maurice : Notes pour servir à l'histoire des officiers de la marine française, qui ont pris part à la guerre de l'Indépendance

américaine. Ce sont des scènes de la vie américaine et européenne du siècle dernier.

M. P. Decazes : Étude sur les armes trouvées par M. Scott, de Roberval, et que l'on croit provenir de Roberval lui-même, dont la disparition est toujours restée un mystère dans l'histoire du Canada.

Il y en aura bien d'autres, mais je ne vous donne que ceux connus jusqu'à présent.

On profitera de cette réunion pour inviter le comte d'Aberdeen à y assister et à en être un des patrons, comme l'ont fait ses prédécesseurs.

Cette collection de documents ne contient pas moins de dix neuf relations du siège.

Le lauréat, par W. Chapman.—Plus je lis cette chose et moins je puis comprendre pourquoi Chapman s'est donné tant de mal à se préparer un regret.

Fréchette doit bien en rire.

* * Quatre ouvrages canadiens ont vu le jour pendant le mois dernier ; je les cite par ordre de mérite.

Récits du Labrador, par H. de Pajalon.—C'est un recueil de scènes charmantes et délicieusement contées, un succès comme on en voit trop peu chez nous.

Ce petit livre, envoyé en France, y a été très apprécié, et la maison Didot a pris immédiatement des arrangements avec l'auteur pour le faire illustrer et en faire une édition de luxe.

Réminiscence, par Arthur Buies.—Toujours jeune, éblouissant, ce brave Buies. En le lisant, on l'entend parler lui-même avec ce brio, cette verve qui ne tarit jamais et le distingue si bien.

C'est un bon appoint au langage littéraire de cet excellent écrivain.

Sir William Phipps devant Québec, par M. Mayrand.—Compilation qui évitera bien des soucis aux chercheurs.

* * L'Intermédiaire des Chercheurs a fait une trouvaille.

« Il y avait, en 1829, à Bordeaux, une rue des Truies, dont les habitants demandaient, par pétition, le changement de nom.

Cette pétition portait les signatures de Groin, veuve Goret, Étienne Porcheret, Jean Bonneau, etc., etc.

L'archiviste de l'époque reçut le document et écrivit au dos :

Jean Bonneau, Porcheret,
Groin, veuve Goret,
Sur ce nom qui tant vous ennuie
N'allez point passer le torchon.
Habitez vous à la truie
Puisque vous tenez du cochon.

Pas bête, l'archiviste.

LE R. P. DE MONTIGNY

(Voir gravure)

Nous sommes heureux de publier aujourd'hui le portrait du R. P. de Montigny, le sympathique et populaire prédicateur du dernier carême à Notre-Dame, de Montréal. Ceux de nos lecteurs qui ont eu l'avantage d'entendre sa parole persuasive et élégante, nous sauront gré de leur conserver ainsi l'image de cet orateur distingué. Succédant, dans la chaire de Notre-Dame, à des prédécesseurs qui eussent pu être pour lui de redoutables adversaires dans une joute d'éloquence, il a su, cependant, se créer un grand nom dans le public catholique et littéraire de Montréal, et laissera dans les cœurs canadiens un long et sympathique souvenir.



Lundi de la semaine dernière ont été célébrées, dans la paroisse de Vaudreuil, les funérailles de son ancien et vénéré pasteur, M. Célestin Martin, décédé dans le courant de la semaine précédente. Le service a été chanté par le R. P. Blain, S. J. M. le chanoine Racicot a fait la levée du corps, et l'absoute a été chantée par Mgr Fabre. Après la cérémonie, le corps a été transporté dans la crypte de la cathédrale.

* *

Sa Grandeur Mgr Fabre a célébré, dimanche, le 1er avril, le vingt-et-unième anniversaire de son élévation au trône épiscopal. Une messe pontificale a été célébrée, en cette occasion, à la cathédrale, Mgr Emard, évêque de Valleyfield, officiait, et le chœur a répété de nouveau la messe de Méhul, qu'il avait déjà exécutée avec un grand succès le jour de l'inauguration de la cathédrale. Le R. P. Hamond avait été chargé du sermon de circonstance.

* *

Le 1er de ce mois, on a célébré, en Allemagne, le 79^e anniversaire de la naissance du prince de Bismarck. Le chancelier a reçu, dans la journée, un nombre énorme de lettres de félicitation, et a donné audience aux délégués des nombreuses sociétés savantes et autres, venus de tous les points de l'empire. L'empereur lui-même, quoique absent, lui a fait parvenir un télégramme de félicitations.

* *

Mercredi de la semaine dernier, on a célébré à Québec le vingt-troisième anniversaire de l'élection de Son Eminence le cardinal Taschereau à la dignité épiscopale. Les représentants du clergé catholique du diocèse se sont rendus à Québec pour lui présenter leurs hommages. Mgr Gravel et M. le chanoine Archambault étaient présents à cette réception. Après une messe basse, dite à la basilique, par Mgr Taschereau, un *Te Deum* a été chanté en action de grâce.

* *

Du 16 au 21 de ce mois, aura lieu un grand bazar organisé au profit de l'Institution des sourdes-muettes, 595, rue Saint-Denis.

Le programme sera, paraît-il, des plus variés : banquets, concerts, déclamations, concours etc., rien ne sera épargné pour donner à cette grande fête de charité tout l'attrait possible et désirable.

Nous sommes persuadés que nos lecteurs encourageront cette œuvre admirable des sourdes-muettes qui tend à soulager un des plus grands maux dont soit frappée l'humanité. Une mère pauvre apportait une pierre pour murer la porte de la prison où était enfermé son fils traître à la Patrie : nous, chrétiens, apportons notre obole pour soutenir l'asile qui doit abriter notre frère malheureux et délaissé.

Nous souhaitons au bazar et à ses zélés organisateurs un succès complet.

* *

Mercredi soir a eu lieu, au Monument National, le concert au profit de l'Institution des jeunes aveugles, de cette ville. La foule nombreuse qui s'était rendue à cette soirée prouve la sympathie du public pour les infortunés pensionnaires de cet établissement. Le talent musical de ces jeunes gens, de ces jeunes filles est vraiment remarquable, mais quelle patience il a fallu pour arriver, avec eux, à un si beau résultat ! Et quels éloges ne méritent point les âmes charitables, les gens de cœur qui ont osé entreprendre la tâche si ardue d'ap-

prendre à de jeunes aveugles un art si délicat et si rempli de difficultés. Le concert de mercredi a été un succès et une preuve de l'excellent enseignement donné par l'asile. Mlles Eugénie Tessier, Cartier et Wilcam, MM. Burdon, Baker, Goulet, Dubois et Clarke, ont eu les honneurs de la soirée, et les nombreux applaudissements qu'ils ont reçus leur ont bien prouvé que le public Montréalais sait toujours apprécier les artistes de talent, surtout lorsqu'ils travaillent pour la cause noble et sacrée du malheur !

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—Z. St-Hyacinthe.—Votre "Marguerite" a été acceptée.

J.-B. C., Québec.—R.çu votre grande poésie : elle paraîtra prochainement.

Ludo, Montréal.—Votre dernier ouvrage est un peu mieux, mais ce genre ne convient pas au journal. Donnez nous quelque chose ayant un intérêt plus général, et conséquemment attirant plus les lecteurs.

SUR LA TERRE D'EVANGÉLINE EN 1864

LA TRAVERSE DU LAC DE TUSKET AU MILIEU DE LA NUIT



N'était alors au 24 juin, jour fécond en souvenirs que l'absence du pays et la distance qui m'en séparait alors me rendaient d'autant plus chères que c'était, ce jour-là, que l'on chômaît en Canada la fête patronale de mes compatriotes, devenue depuis celle des Acadiens : la Saint-Jean-Baptiste.

Mais si le souvenir de la patrie absente, évoqué au jour de l'anniversaire de la fête nationale, remplissait mon âme de suaves pensées, combien aussi m'était chère cette terre d'Évangéline, chantée par Longfellow, et à laquelle se rattache une page d'une histoire si étroitement liée à celle du Canada.

Levés à l'aurore, nous avions, ce jour-là, mon compagnon de voyage et moi, traversé le *Lac de Tuské* au soleil levant, afin de profiter de la fraîcheur du matin pour nous rendre à un village acadien situé à l'intérieur des terres, sur les bords du *Ruisseau-à-l'Anguille*, charmant cours d'eau qui coule en serpentant vers la *Rivière de Tuské*, laquelle se jette à la mer près du village du même nom.

Ce soir-là, nous revenions des *Fourches*, au confluent des deux rivières, à une heure avancée de la nuit, lorsqu'arrivés au bord du lac où nous avions pris pied à notre premier passage, nous nous aperçûmes que l'embarcation avec laquelle nous avions traversé le matin avait été ramenée durant notre absence sur la rive opposée : ce qui nous laissait l'alternative, soit de rester où nous étions jusqu'au retour du jour, soit de nous rendre à Tuské d'où nous étions partis le matin, en faisant le tour du lac.

Il y avait bien sur le rivage une autre pirogue dont nous pouvions nous prévaloir ; mais on en avait retiré les rames, et en supposant que nous eûmes réussi à la mettre à flot au moyen de nos forces réunies, nous ne pouvions qu'aborder à l'extrémité du lac, là où le courant nous eût probablement conduit.

Ce mignon lac que nous avions traversé de jour sans y observer rien de remarquable, nous parut si beau au milieu de la nuit que nous ne pûmes résister au désir de nous aventurer sur ses eaux, alors planes comme une glace. C'est la résolution que nous prîmes en effet, en décidant que nous tenterions la traversée en lançant la pirogue, adoptant l'expédient de nous servir d'une simple perche à défaut d'aviron.

Il faisait une de ces nuits délicieuses si fréquentes dans la partie méridionale de la Nouvelle-Ecosse durant la mi-été. Pas un souffle de vent. Pas le moindre zéphir. L'air était embaumé par l'odeur des marguerites blanches et des violettes sauvages dont les alentours de ce lac sont semés :

fleurs odoriférantes qui n'exhalent leur parfum que la nuit. La lune, alors à son déclin, effleurait la cime des arbres. Ses rayons argentés se reflétaient à travers le clair feuillage, puis s'allongeaient sur la surface du lac et allaient se perdre dans l'ombre des bois voisins, à mesure que l'astre de la nuit disparaissait à l'horizon.

Une heure après notre départ de la rive, nous n'étions encore qu'à mi-traverse, quoique la distance d'une rive à l'autre ne fut guère plus que de quelques cents verges. Nous ne touchions plus fond avec notre perche, et le courant que nous croyons devoir nous conduire en bas du lac nous tenait stationnaires ; car ce petit lac d'eau douce, situé à un mille seulement de la côte, est au-dessous du niveau de la mer et n'a point d'issue, sauf quelques petits courants d'eau qui, retournant sur eux-mêmes, alimentent ses eaux.

Dans l'impossibilité où nous étions de diriger notre frêle nacelle à volonté, je contempiais, je savourais dans toute la plénitude de l'âme, cette scène enchanteresse dont je jouissais au milieu du silence de la nuit ; scène rendue d'autant plus sublime et poétique à mes yeux que je l'associais dans mon esprit à la location des lieux décrits par Longfellow et à un être quelconque que je m'imaginai voir errer sur les bords de cette délicieuse retraite sous la forme d'une femme. Était-ce bien là les lieux où le poète, mariant son imagination aux souvenirs du passé, était venu avant moi s'abreuver à la source des souvenirs ?

J'aime à le croire ; car cette pensée dilate encore mon cœur, à cet âge avancé de la vie, au souvenir de cette terre d'Évangéline que j'ai parcourue en tous sens et de cette traversée du lac de Tuské faite au milieu d'une belle nuit.

L.-H. TREMBLAY.

LES DISTRAITS

Distrait comme un mathématicien est un dicton justifié. Le grand Newton a donné le mauvais exemple ; un jour, ne voulant pas interrompre son travail, il se préparait un œuf à la coque, lorsqu'au bout d'un moment il s'aperçut qu'il tenait l'œuf à la main et qu'il avait fait cuire sa montre à secondes, bijou du plus grand prix à cause de sa précision.

Le même Newton avait habitué ses chats à s'installer sans façon dans son cabinet de travail, mais la longueur des calculs du savant les avait leur patience proverbiale. Les vieux matous allaient se mettre en expectative près de la porte ; les plus jennes, plus impatientes, miaulaient impérieusement pour qu'on leur ouvrit. Continuellement interrompu, le savant se décida à faire une chaudière juste assez large pour laisser passer les petits félins, qui étaient les plus turbulents de la bande. Mais les gros, qui voyaient les petits aller et venir à leur guise, se livrèrent à un tel sabbat, que Newton prit enfin le parti de faire pratiquer une chaudière à côté de la petite.

Ampère, surnommé le distrait, remarqua, une fois qu'il se rendait à son cours, un petit caillou sur son chemin, et comme il n'était pas un savant exclusif, il le ramassa et l'examina. Tout à coup, le cours qu'il devait faire revint à son esprit, il tira sa montre, s'aperçut que l'heure approche, il double précipitamment le pas, met le caillou dans sa poche et lance sa montre pardessus le parapet du pont des Arts.

Ampère ne manquait jamais, lorsqu'il avait terminé une démonstration sur le tableau, à l'École polytechnique, d'essayer les chiffres avec son mouchoir et de remettre dans sa poche, le torchon traditionnel, toutefois, bien entendu, après s'en être préalablement servi.

Enfin Ampère se mit un jour à calculer sur la caisse noire d'un fiacre, avec le bout de craie qu'il portait toujours sur lui. Le fiacre se mettant en marche, le mathématicien le suivit en courant pour continuer ses équations.

Mais voici qui est plus fort : on raconte qu'un géomètre, dont le nom nous échappe, quittant Paris pour aller se marier en province, et craignant d'oublier la chose, avait écrit en grosses lettres sur son calepin : " Me marier en passant à Tours."

COQUETTE

C'est ainsi que l'amour arrive.

Le flot refluit de la rive,
A regret, presque nonchalant,
Et liçait un tapis brûlant
De sable où s'imprimait si fine
Sa bottine....

Pardonnez-le moi, mon ami,
Je l'aimais jà plus qu'à demi !

Sur un gros caillou nous allâmes
Nous asseoir à l'abri des flammes
Trop vives de l'après-midi ;
Et, semblant rêver elle dit :
—J'ai soif, va, la fontaine est proche
Sous la roche....

Rappelez vous bien, mon ami,
Je l'aimais jà plus qu'à demi.

Goutte à goutte l'onde filtrée
Remplit la coquille nacrée
Que je rapportai, fol Hébé,
A la déesse. Et je tombai
A genoux pour qu'elle pût boire
Dans l'ivoire
De ma coupe pleine à demi :
Je l'adorais jà, mon ami.

Objet sacré que l'on révère,
Je baisai le bord de ce verre
Que sa lèvre avait effleuré.
Elle rit. Je m'étais leurré ;
J'avais été d'une coquette
La conquête.
J'étais amoureux, mon ami,
Et j'étais fou plus qu'à demi.

Je pris pour grâce un rire d'elle,
Sa rougeur pour aven fidèle ;
Et quand elle écrivit mon nom
Sur le sable avec son talon,
En relevant un peu sa jupe
Je fus dupe
De son amourette à demi,
Mon pauvre ami, mon cher ami.

Tôt après, une vague folle
Vint effacer, amer symbole,
Mon nom dans le sable épelé.
Depuis, je me suis rappelé
Que les déesses de la terre
N'aiment guère.
J'en suis plus triste qu'à demi,
Mon pauvre ami, mon seul ami.

Gules Lanoz



II

L'OPÉRA



ALGRÉ la recommandation d'Horace, il était plus de huit heures quand tous ses amis, attardés par les mille et un détails minutieux que demande une toilette de soirée, furent réunis de nouveau dans la chambre où nous les avons vus quelques heures auparavant.

L'heure avancée servit de prétexte à Arthur pour suggérer de nouveau de retrancher le théâtre du programme de la fête.

Les autres n'y voulurent point consentir et il dut se résigner à s'ennuyer jusqu'au moment de la revanche, c'est-à-dire du souper.

On se précipita dans les escaliers afin de regagner le temps perdu.

Arrivés sur le seuil, on scruta en vain les té-

nèbres pour y découvrir un véhicule quelconque, mais ce fut en vain, car la chambre d'Horace n'était pas située sur une rue où il passe des voitures à tous les instants.

Il fallait donc se rendre à l'Opéra au pas de course, si l'on ne voulait pas s'exposer à trouver tous les sièges loués.

A Jacques qui, tout essouffé, demandait quatre places voisines, on répondit qu'il ne restait que quelques billets pour des sièges isolés les uns des autres, et que, si l'on voulait être ensemble, il fallait prendre une baignoire, et vite, car il n'en restait plus que deux.

Après une courte consultation, les amis décidèrent de prendre l'une des baignoires. Cela écorchait un peu leur bourse, mais ils ne pouvaient hésiter.



Quand ils crurent que la sensation causée par leur arrivée fut calmée

Ce n'était pas souvent, qu'ils pouvaient se payer le luxe d'une loge à l'Opéra, aussi cela les relevait-il à leurs propres yeux, quand ils constatèrent qu'ils devaient occuper, pendant quelques heures, une position si prééminente, et un soir d'abonnés, encore.

C'était, en effet, la première de *Carmen* que l'on donnait.

La moitié de l'ouverture était jouée quand ils firent leur apparition dans la baignoire.

Ils prirent possession de leur siège d'une manière indépendante et avec un air d'habitues, et écoutèrent attentivement les dernières mesures de l'orchestre.

Quand ils crurent que la sensation causée par leur arrivée fut calmée, ils risquèrent discrètement chacun un œil dans la salle, scrutant tous les coins pour trouver des figures connues.

Ils avaient déjà salué deux ou trois connaissances indifférentes, lorsque Louis demanda :

—Voyez vous mademoiselle V.... ?

—Où ça ? firent les autres.

—A l'avant-dernière rangée de l'orchestre, de l'autre côté de la salle. Elle est avec mademoiselle P....

—Tiens, c'est vrai ! dit Horace en prenant une pose d'homme sérieux. Nous ont-elles vus ?

—Je ne sais pas. Fais attention, mademoiselle V.... regarde par ici.

Et tous les regards se portèrent sur la scène ; le rideau se levait.

Pendant le premier acte, les demoiselles de l'orchestre et les chanteuses de l'Opéra attiraient tour à tour l'attention des jeunes gens, si bien que l'on n'eut pu dire de quel côté leurs regards s'arrêtaient avec plus de plaisir.

L'immense carte d'annonces qui remplace, pendant les entr'actes, le rideau ordinaire de la scène, s'étant déroulé devant les spectateurs, les amis se levèrent ensemble avec l'intention commune de se diriger vers le foyer. Comme ils allaient entrer, ils se trouvèrent en face des jeunes filles de l'orchestre qui, elles aussi, profitaient des quelques minutes d'entr'acte pour se délasser. Les deux jeunes filles que les amis avaient déjà remarquées et nommées étaient accompagnées de deux de leurs connaissances, qu'ils n'avaient pas l'honneur de connaître.

Ils saluèrent et allaient passer outre, lorsque Horace, dont les batteries étaient toujours prêtes pour l'action, se ravissant, ouvrit le feu en lançant à mademoiselle V. ce trait plein d'esprit et qu'il croyait infaillible pour s'attirer les bonnes grâces du beau sexe :

—Mademoiselle, vous êtes jolie comme un ange dans cette toilette.

(Je crois qu'il est intéressant de faire remarquer que c'est ainsi qu'il abordait toutes ses conversations avec les femmes).

Et il se mit la bouche en cœur.

—Ainsi que mademoiselle P., se hâta d'ajouter Arthur, en esquissant son sourire le plus gracieux, qui était devenu proverbial parmi ses amis.

—Ainsi que toutes ces demoiselles, crut devoir rectifier Louis.

Jacques ne voulut pas passer cette occasion de faire, selon son habitude, un calembour aussi bête qu'original :

—Elles en seraient de véritables s'il ne fallait que de moi zèle !

—Mais !... il ne leur manque que des ailes !

—Si vous ne finissez pas, vous les rendrez timides comme des gazelles.

Et de même qu'un écho se répercutant de rocher en rocher, on entendit zèle se répéter de bouche en bouche, sans que l'on put savoir d'où venait le son.

Les jeunes filles, n'ayant pas prévu une attaque aussi formidable, furent mises hors de combat par cette décharge spirituelle et n'eurent pas la force de riposter. Elle se rendirent devant les armes supérieures de leurs assaillants et signifièrent leur capitulation par un gracieux sourire. La victoire était complète et chacun se l'attribuait.

Après quelques minutes de pourparlers d'un caractère plus pacifique, Horace allait recommencer les hostilités, lorsque le timbre électrique invita, bien à propos, chacun à reprendre son siège. On s'inclina et les deux camps se séparèrent.

De retour dans leur baignoire, les quatre héros commencèrent à discuter la situation.

—Si nous leur demandions pour aller les reconduire ? interrogea Horace.

—Et le souper ? s'écria Arthur avec anxiété.

—Nous irons après.

—Quel dommage que nous ne puissions pas les amener avec nous !

—Bah ! n'y songeons plus et regardons plutôt cette jolie scène d'amour.



Carmen dans sa cachucha pour Don José

Les phrases qui précèdent avaient été prononcées à des intervalles assez éloignés et la dernière faisait allusion à la scène, où, à la fin du second acte, Carmen danse sa cachucha pour Don José. C'est l'une des plus jolies et des plus naturelles que je connaisse au théâtre.

Les quatre amis ne parlèrent plus jusqu'à ce que le rideau étant tombé de nouveau ils purent se diriger encore une fois vers le foyer, ostensiblement pour y fumer une cigarette, mais en réalité dans l'espoir de rencontrer le gentil bataillon qu'ils avaient vaincu si galamment quelques instants auparavant. Mais il ne se montra pas.

—C'est par decorum, dit Horace, qui se refusait toujours à douter de la puissance d'attraction qu'il croyait exercer ; elles viendront entre le troisième et le quatrième acte.

—Je crois, au contraire, dit Arthur, qu'elles ne viendront pas du tout. Elles doivent en avoir assez.

En effet, elles ne quittèrent plus leurs sièges. Après la représentation, Horace recommanda à

ses compagnons de se dépêcher afin de pouvoir parler aux jeunes filles à leur sortie, mais comme ils ne partageaient pas son enthousiasme, ils firent si bien qu'ils laissèrent les jeunes filles sortir sans les molester.

Le Don Juan dut, en conséquence, modérer son ardeur et se résigner à finir la veillée comme il l'avait commencée, sans représentants du sexe tout rempli de vertus et d'attraits.

Il se consola bien vite en songeant à la seconde partie du programme qui restait encore à remplir, et la perspective des quelques verres de bon vin qu'il s'était promis de déguster, ainsi que ses compagnons, contribua fortement à lui faire oublier avec une rapidité merveilleuse sa déception d'il y avait quelques minutes.

Le désir de quitter le théâtre d'une manière respectable et digne, augmenté de l'impatience de se trouver réunis autour d'une table bien garnie, les décidèrent à prendre une voiture de place.

—A l'Occidental ! cria Horace au cocher.

(A suivre)

Joseph Genest

Les écrivains de toutes les littératures

[M. LÉONIDAS-WILFRID TESSIER

■ Nous publions, aujourd'hui, le portrait d'un homme bien connu autrefois dans le monde financier et littéraire, de cette ville.

M. Tessier est né à Montréal, le 23 février 1832. A sa sortie du collège de Montréal, il entra au bureau de l'Ordre, qu'il abandonna plus tard pour occuper une place à l'Hôtel de Ville. Le 10 novembre 1865, il était fait trésorier municipal de Montréal.

Le 20 avril 1855, il avait épousé Mlle Virginie Sentenne. De ce mariage sont nés plusieurs enfants, dont l'un est Mlle Eugénie Tessier, la cantatrice bien connu.



M. Tessier

M. Tessier suivit de près le mouvement littéraire au Canada, d'abord comme président de l'Union catholique, et ensuite comme directeur de la *Revue Canadienne*.

Cet homme estimé est mort le 1er décembre 1876.

M. G.-A. Dumont, devant publier prochainement les écrits et la biographie de M. Tessier, nous renvoyons nos lecteurs à l'ouvrage de notre collaborateur pour mieux connaître l'homme dont nous venons de parler.—X. Y. Z.

LE COTÉ AMUSANT DES ANNONCES

Combien de lecteurs, après avoir lu les nouvelles et les notes de la rédaction dans une gazette, s'amuseront à lire les annonces ?

A moins d'avoir à y chercher quelque chose pour soi-même, bien peu donneront plus qu'un coup d'œil distrait sur cette partie du journal.

Pourtant, en outre que vous apprendrez que M. Un Tel vend ses marchandises à très bas prix, vous trouverez un côté amusant fourni par la manière dont l'annonce a été rédigée.

Ainsi, l'autre jour, j'avais dans les mains une petite feuille, imprimée à plusieurs cents lieues d'Ottawa. Après en avoir lu le plus intéressant, machinalement d'abord, j'examinai les colonnes employées par les marchands, etc., pour offrir leurs marchandises au public. Dans cet examen je rencontrai une annonce qui me charma tout de suite. Je portai alors plus d'attention aux autres avis du genre, et je me procurai quelques instants de gaieté en y découvrant plusieurs cas semblables au premier.

Je vis d'abord, en grosses lettres, au commencement d'une annonce :

GROSSERIES ET ÉPICERIES

—Tiens, tiens, me dis-je, ce n'est pas trop mal cela pour des *Canayens* ; (car l'annonce est celle d'une trinité sociale : M. Untel, Chose & Cie) ils seront certains d'être compris, mais à qui s'adressent-ils ? Leurs lecteurs ne comprendraient-ils pas le mot français : *épicerie*, puisqu'il faut leur mettre avant : *grosseries* ?

Ces mêmes gens-là vendent aussi des *candies*. C'est une erreur faite par l'apprenti typographe, pensai-je, il a voulu faire des *siennes*, mais quand sur une autre page j'aperçus la même faute, je changeai d'opinion.

Un horloger-bijoutier vend des montres très utiles pour prendre le temps des *trottes* de chevaux. Ce mot-là ne m'a pas *trotté* longtemps devant les yeux. Vite, je prends le dictionnaire de Larousse, et j'y vois :

"Trotte, n. f., espace de chemin."
Evidemment l'horloger n'a pas employé le meilleur terme.

Un qui doit être fatigué quand il est chez lui, c'est cet agent qui vend des machines à coudre et qui en a " toujours en mains à sa résidence."

Un autre bijoutier vend des lunettes, etc., " dont la propriété est de *renforcer* la vue. C'est en cela qu'elles surpassent toutes les autres." Je le crois bien, parceque tout ce que les autres peuvent faire, c'est de *renforcer* la vue.

Encore un disciple de saint Eloi. Celui-ci offre aux acheteurs, des *entoucas* ; orthographe nouvelle que l'Académie française adoptera après l'avoir vue.

Un marchand annonce au public : " qu'un tailleur est *attaché* à son établissement." Il ne nous dit pas si c'est depuis longtemps et jusques à quand il le gardera *attaché*. Toutefois, le pauvre captif a nos sympathies.

Voici un charron. C'en est un bon, je vous l'assure, mais il a une *spécialité*. C'est à dire qu'il excelle à faire certaine chose mieux qu'une autre, dans son métier. Oui, il a une *spécialité*. Savez-vous ce qu'elle est ? Eh bien ! sa *spécialité* à lui, comme *charron*, c'est : *toutes sortes de voitures*. Pas mal, n'est-ce pas ? Voulez-vous une charrette, une calèche, un tombereau, ou un landeau ? Ne vous gênez pas, commandez : monsieur est *spécialiste*, et la construction de toutes ces voitures entre dans sa *spécialité*.

Deux négociants, en société, remercient leurs clients du patronage reçu d'eux par le passé, et leur offrent " trois magnifiques peintures à l'huile,

encadrées, évaluées à dix piastres chacune, que tous pourront gagner."

Que dites vous de cela ? Je ne connaissais qu'un autre cas qui ressemble à cette affaire.

Un jour, en Palestine, un Homme (livin) avait fait distribuer parmi une multitude de personnes quelques pains et poissons ; il y en avait eu pour tout le monde et de reste.

Nos deux braves amis feront, je suppose, pour le profit de leurs pratiques, un miracle que l'on pourra nommer : le miracle des trois peintures à l'huile, que tous pouvaient gagner.

Dans les journaux des grandes villes, ces annonces au côté amusant se lisent plus rarement, mais on en voit parfois.

Régis Roy

NOTES ET IMPRESSIONS

Si le silence est d'or et la parole d'argent, la vérité est de fer.—A. VANDELET.

Le temps est le plus mortel ennemi des gens qui ne font rien.—MARC DE FONTENELLE.

Tous les concepts d'honnêteté, de justice, d'autorité, de liberté, des droits et de devoir, ont été bouleversés dans ce siècle.—LÉON XIII.

L'homme d'action n'est ni un savant, ni un artiste, ni même un homme très vertueux, la sottise et la méchanceté des hommes le forçant à pactiser avec elles.—E. RENAN.

PRIMES DU MOIS DE MARS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de MARS, qui a eu lieu samedi, le 7 avril courant, a donné le résultat suivant :

1er prix	No.	39,131....	\$50.00
2e prix	No.	8,983....	25.00
3e prix	No.	871....	15.00
4e prix	No.	9,991....	10.00
5e prix	No.	17,968....	5.00
6e prix	No.	38,747....	4.00
7e prix	No.	48,688....	3.00
8e prix	No.	6,674....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

381	8,771	17,790	24,924	33,440	40,652
391	8,940	18,103	25,455	34,213	41,202
1,250	9,141	19,878	25,852	34,617	42,050
2,190	9,728	20,280	26,013	35,090	42,334
2,854	10,512	20,429	27,074	35,771	42,525
3,337	11,327	20,442	27,557	35,940	43,512
4,474	12,418	20,521	28,127	36,705	44,169
4,877	12,656	21,306	28,486	36,814	45,325
4,916	12,722	21,930	28,826	37,230	46,960
5,251	13,521	22,381	29,915	37,447	47,279
5,327	14,253	22,870	30,125	38,235	47,532
5,710	15,734	23,153	30,440	38,450	48,321
6,686	15,823	24,296	31,666	39,363	49,344
7,955	16,538	24,579	32,341	40,029	49,834
7,966	17,016				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de MARS, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No. 276, rue Saint-Jean, Québec.



L'EMPEREUR DE RUSSIE



SIE ET SON ETAT - MAJOR



AVRIL

Lorsqu'un homme n'a pas d'amour,
Rien du printemps ne l'intéresse ;
Il voit même sans allégresse,
Hirondelles, votre retour ;

Et, devant vos troupes légères
Qui traversent le ciel du soir
Il songe que d'aucun espoir
Vous n'êtes pour lui messagères.

Chez moi, ce spleen a trop duré,
Et quand je voyais dans les nues
Les hirondelles revenues,
Chaque printemps, j'ai bien pleuré.

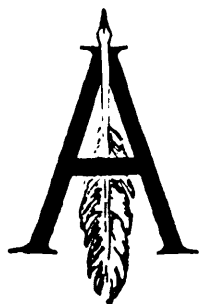
Mais, depuis que toute ma vie
A subi ton charme subtil,
Mignonne, aux promesses d'avril
Je m'abandonne et me confie.

Depuis qu'un regard bien-aimé
A fait refleurir tout mon être,
Je vous attends à ma fenêtre,
Chères voyageuses de mai.

Venez, venez vite, hirondelles,
Repeupler l'azur calme et doux,
Car mon désir qui va vers vous
S'accuse de n'avoir pas d'ailes.

FRANÇOIS COPPÉE.

UNE ÉPISODE DE NOTRE HISTOIRE



PRÈS sa glorieuse mais inutile victoire de Sainte-Foy, lorsqu'il vit que la mère patrie abandonnait la Nouvelle-France, Lévis se replia sur Montréal.

Dans la nuit du 5 septembre, il fut tenu une assemblée chez le marquis de Vaudreuil. Les principaux officiers de l'armée étaient présents.

Amherst s'avancait avec une armée de quinze mille hommes, Murray avait sous ses ordres quatre mille hommes et l'armée du lac Champlain forte de dix mille hommes pouvait se joindre à ces dix-neuf mille guerriers à quelques jours d'avis.

A ces trente mille soldats, de Lévis pouvait opposer à peu près trois mille hommes, soit trois Français contre dix Anglais. Les provisions étaient épuisées, les munitions étaient à la veille de l'être. Les fortifications de Montréal étaient en ruine. La perspective, on l'avouera, n'était pas encourageante.

Bigot lut un mémoire sur la situation de la colonie et soumit à l'assemblée un projet de capitulation rédigé par lui. Tout le monde pensa comme Bigot, qu'il était préférable d'obtenir une capitulation avantageuse à une défense opiniâtre qui ne différerait que de quelques jours la perte de la colonie. Boargainville fut envoyé auprès de Amherst pour proposer une suspension d'armes d'un mois. Celui-ci refusa et donna six heures à Vaudreuil pour en venir à une détermination.

On envoya à Amherst le projet de capitulation préparé par Bigot.

Le premier article de ce projet se lisait comme suit :

"Vingt quatre heures après la signature, le général anglais fera prendre par les troupes de Sa Majesté Britannique possession des portes de la ville de Montréal, et la garnison anglaise ne pourra y entrer qu'après l'évacuation des troupes françaises."

Amherst écrivit à la marge.

"Toute la garnison de Montréal doit mettre bas les armes et ne servira point pendant la présente guerre.

"Immédiatement après la signature de la présente, les troupes du roi prendront possession des portes et posteront les gardes nécessaires pour maintenir le bon ordre dans la ville."

Presque tous les autres articles furent accordés. Cet article était humiliant. M. de Bougainville fut envoyé pour faire des représentations à Amherst, qui ne voulut rien entendre. Dans la nuit, on envoya M. de la Pause pour lui demander d'ajouter à cet article "que l'armée pourrait servir en Europe." Amherst demeura inflexible.

C'est alors que M. de Lévis présenta le mémoire suivant à M. de Vaudreuil :

"Aujourd'hui, 8 septembre 1760.

"M. le marquis de Vaudreuil, gouverneur-général de la Nouvelle France, nous ayant communiqué les articles de la capitulation qu'il a proposés au général anglais pour la reddition du Canada et les réponses à ses lettres, et ayant lu dans les dites réponses que ce général exige pour dernière résolution que les troupes mettent bas les armes et ne serviront point pendant tout le cours de la présente guerre, nous avons cru devoir lui représenter, en votre nom et en celui des officiers principaux et autres, des troupes de terre, que cet article de la capitulation ne peut être plus contraire au service du Roi et à l'honneur de ses armes, puisqu'il prive l'Etat du service que pourroient lui rendre, pendant tout le cours de la présente guerre, huit bataillons de troupes de terre et deux de celle de la marine, lesquelles ont servi avec courage et distinction, service dont l'Etat ne seroit pas privé si les troupes étoient prisonnières de guerre et même prises à discrétion.

"En conséquence, nous demandons à M. de Vaudreuil de rompre, présentement tout pourparlers avec le général anglais et de se déterminer à la plus vigoureuse défense dont notre position actuelle puisse être susceptible.

"Nous occupons la ville de Montréal qui, quoique très mauvaise et hors d'état de soutenir un siège, est à l'abri d'un coup de main et ne peut être prise sans canon. Il seroit inouï de se soumettre à des conditions si dures et humiliantes pour les troupes, sans être canonnés.

"D'ailleurs, il reste encore assez de munitions pour soutenir un combat, si l'ennemi vouloit nous attaquer l'épée à la main, et pour en livrer un, si M. de Vaudreuil veut tenter la fortune, quoique avec des forces extrêmement disproportionnées et peu d'espoir de réussir.

"Si M. le marquis de Vaudreuil, par des vues politiques, se croit obligé de rendre présentement la colonie aux Anglais, nous lui demandons la liberté de nous retirer avec les troupes dans l'île Sainte-Hélène, pour y soutenir en notre nom l'honneur des armes du Roi, résolu de nous exposer à toutes sortes d'extrémités plutôt que de subir des conditions qui nous y paroissent si contraires. Je prie M. le marquis de Vaudreuil de mettre sa réponse par écrit au bas du présent mémoire.

"Signé : LE CHEVALIER DE LÉVIS."

M. de Vaudreuil répondit au mémoire du chevalier de Lévis par les lignes suivantes :

"Attendu que l'intérêt de la colonie ne nous permet pas de refuser les conditions proposées par le général anglais, lesquelles sont avantageuses au pays dont le sort m'est confié, j'ordonne à M. le chevalier de Lévis de se conformer à la présente capitulation et faire mettre bas les armes aux troupes.

"A Montréal, le 8 septembre 1760.

"Signé : VAUDREUIL."

M. de Lévis, voulant épargner aux troupes une partie des humiliations qu'elles allaient subir, leur fit brûler leurs drapeaux pour les soustraire à la condition de les remettre aux ennemis.

Le chevalier de Lévis s'embarqua à Québec le 18 octobre et mit pied à terre à La Rochelle le 26 novembre.

Quelques mois après, il adressa la lettre suivante à Pitt, premier ministre d'Angleterre :

"17 février 1761.

"La capitulation qui a été faite entre M. le général Amherst et M. de Vaudreuil, gouverneur

général du Canada, porte que les troupes que je commandois dans ce pays ne doivent pas servir dans la présente guerre. C'est un événement très contraire et décisif pour ma fortune, puisqu'il m'empêchera de mériter les grâces qu'il pourroit plaire au Roi mon maître de m'accorder. La générosité avec laquelle j'en ai usé envers les troupes de Sa Majesté Britannique que le sort de la guerre a fait tomber dans mes mains et mon humanité à empêcher les cruautés des sauvages, ce qui est connu de tous les officiers généraux et particuliers des troupes anglaises qui ont servi en Amérique, me font espérer que vous voudrez bien vous intéresser pour moi auprès de Sa Majesté le Roi d'Angleterre pour me permettre de servir.

"Je vous prie de vouloir bien vous ressouvenir que j'ai eu l'honneur de vous voir en Angleterre, et que vous aviez de l'estime et de l'amitié pour M. le maréchal et Mme la maréchale de Mirepoix. En cette considération, j'ose espérer que vous voudrez me procurer la satisfaction que je désire ; j'en aurai toute la reconnaissance possible. Je vous supplie de considérer que ce ne seroit qu'un particulier que Sa Majesté le Roi d'Angleterre priveroit de la suite de sa fortune. J'attends tout de vos bons offices."

Un mois après, le général vicomte Légonier lui apprit par la lettre suivante que le roi d'Angleterre lui permettait de servir :

"A Londres, le 10 mars 1761.

"Monsieur,

"J'ai reçu avec plaisir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, puisqu'elle me rappelle le souvenir d'un parent et d'un ami de M. et de Mme de Mirepoix que j'honorais intimement.

"J'ai eu l'honneur de mettre sous les yeux de Sa Majesté le désir que vous avez de servir et les avantages qui vous en résulteroient.

"La manière généreuse avec laquelle vous avez traité nos Anglais a d'abord déterminé Sa Majesté d'accorder votre demande.

"Vous êtes donc en liberté, monsieur, de servir en Europe seulement. Si le Roi excepte l'Amérique, c'est votre faute, vous y avez servi avec trop de distinction.

"Je vous souhaite, monsieur, tout ce qui peut contribuer à votre satisfaction."

Et Pitt lui-même lui écrivait :

"A Whitehall, le 24 mars 1761.

"Monsieur,

"Ce m'est un vrai plaisir de pouvoir vous apprendre l'agréable nouvelle que le Roi m'a autorisé à vous dire que, malgré la capitulation faite entre M. le général Amherst et M. de Vaudreuil, vous avez la liberté de servir, pourvu que ce soit en Europe. Je me flatte, monsieur, que cette restriction ne sauroit vous être gênante, ni préjudiciable en aucune façon à vos vues d'avancement.

"C'est avec bien du regret que j'ai été dans l'impossibilité de vous faire réponse plus tôt, m'étant trouvé, pendant quelques semaines, alité par un sérieux accès de goutte, ainsi que de n'être pas à présent à même de me servir de ma plume pour vous assurer des sentiments de l'estime sincère et de la considération la plus parfaite.

"PITT"

Le chevalier de Lévis prit le service immédiatement. L'année suivante, il se signalait par sa bravoure à Johannisberg, gagna son bâton de maréchal de France en 1763 et mourut en 1787.

R. G. P.

Il est une espèce de haine qui ne s'éteint jamais : c'est celle que la supériorité inspire à la médiocrité. —PASQUIN

Sous prétexte d'étendre et de multiplier nos jouissances, nous perfectionnons chaque jour l'art de nous tuer nous-mêmes.—G.-M. VALTOUR.

Sitôt qu'un État augmente ce qu'il appelle ses troupes, les autres soudain augmentent les leurs ; de façon que l'on ne gagne rien par là que la ruine commune.—MONTESQUIEU.



LA FERME

I



L'AUTOMNE, dès les premiers labours, Jean Gabri avait loué un orphelin descendu des Cévennes, Hubert, campagnard de bonne souche. La fermière était morte au printemps, après avoir de son cœur et de ses bras contribué autant et plus que son homme à la création de leur patri-

moine. Depuis vingt ans, le terrien souffrait de rhumatismes, par crises nombreuses, croissantes d'intensité, et il négligeait la besogne, en se plaignant de l'usure de son corps.

Aujourd'hui, les voisins ne voyaient plus guère dans les vignes que le garçon de ferme et Palmyre, l'unique enfant de Jean Gabri.

Cette grise après-midi de novembre, le maître, seul dans la salle commune de sa demeure, évoquait tristement les hivers d'autrefois, les joyeux renouveaux pleins d'espérances, les ardents étés pleins d'amour et de travail. Les coudes sur la table, avec torpeur il songea aux indécis lendemains, à sa vieillesse prématurée, au destin de sa terre, au destin de sa fille. Des larmes roulèrent sur ses joues d'écorce rugueuse ainsi que le soir doré où l'épouse trépassa.

Palmyre survint. Alerté et contente, elle parcourut la cuisine, rangeant le buffet, soufflant le feu, balayant, époussetant, dévouée avec tant de plaisir à son ménage. Ensuite, pour coudre sa veste des dimanches, elle s'assit contre la fenêtre aux menus carreaux bordés de toiles écarlates. Jean Gabri considérait sa fille délicieusement, en dessous, ému de fierté. Il ne songeait qu'à elle, maintenant ; Palmyre était la plus jolie demoiselle des environs ; brune, grande, les joues rouges, les bras hardis, et elle refusait les plus riches mariages. Pourquoi cet entêtement, ces caprices de petite folle ? Le fermier ne savait point, et de tels dédains l'inquiétaient pour l'avenir.

Alors, comme son âme attendrie s'alanguissait en un désir de consolation, il s'épancha, continua tout haut, d'une voix douce, l'expression de son éternel souci :

— Penses-tu quelquefois à la ferme, Palmyre ? Tu devrais me donner bien vite un remplaçant, avant que je meure, moi aussi.

L'héritière baissa la tête. Ses doigts tremblaient sur le corsage en cousant.

— Tu ne réponds pas ? Tu as peut-être un amoureux, le fils de quelque ferme sans doute ?

— Non, soupira-t-elle, le front toujours baissé.

— Tu ne veux donc pas te marier ?

— Si.

— Eh bien ?

— Oui, je veux me marier. Mais... je n'ose pas dire. Mon amoureux n'a pas d'argent, il ne sait même pas que je pense à lui. C'est lui seul que je veux, les autres ne me semblent que des sots et des menteurs, des affamés de notre bien.

— Pas d'argent ! grommela Jean Gabri. Et sa famille ? Ce n'est pas un vagabond, je suppose, un enfant perdu ?

— Non. Il est honnête et bon comme le pain. Oh ! vous le connaissez. Il vaut trois hommes à l'œuvre.

Palmyre peu à peu avait dressé son buste sur la chaise. Le fermier cachait son visage entre les mains, pensivement.

— Encore un malheur, je parie, murmura-t-il. Tu as dit que je connaissais ton prétendu ? Voyons.

Elle hésita, la bouche humide comme d'un baiser. Le maître sourit de sa confusion. Alors, levant les

yeux volontaires, elle proféra le nom si doux à son cœur et à ses lèvres :

— Hubert.

Et elle rougit, se tourna vers la fenêtre, vers les terres opulentes qui se développaient sur le coteau, jusqu'à la route blanche. Tout à coup, elle aperçut le jeune homme.

Il cheminait, si beau, si grand dans les brumes du soir. Et il rentra, sa pioche à l'épaule, d'un pas radieux. Il fredonnait une chanson de ses montagnes, insouciamment, inattentif au silence bourru de Jean Gabri.

II

Palmyre et Hubert n'avait pas échangé le moindre aveu. Presque aussi muets tous deux que la glèbe, soit à l'ouvrage, soit dans la maison, ils vivaient en camarades. Quelquefois, ils se courtoisaient par de fertives prévenances des taquineries, des jeux d'écoliers. Leurs silences, quand ils étaient seuls, frissonnaient d'une jouissance de rêve où ils confondaient leurs âmes.

Le lendemain avant-midi, ils se rencontrèrent au puits de la cour : Hubert menait boire son cheval, Palmyre puisait de l'eau pour laver du linge. Le farand, désireux d'éviter une fatigue à son amie, voulait tirer les lourds seaux de bois. Mais celle-ci, plaisamment, résistait.

Leurs mains rudes se heurtèrent, ils s'embrasèrent presque. Ravis, les yeux dans les yeux, ils tressaillèrent d'une ivresse profonde et d'un espoir.

Le cheval, indiscret, leva sa tête velue, et, les naseaux trempés de gouttes ruisselantes, contempla les amoureux.

Palmyre avait cédé enfin. Pendant que le jeune homme se penchait sur le puits, elle se confessa, comme s'il l'eût questionnée :

— Hier, mon père m'a parlé de mariage... Je lui ai dit la vérité.

— Ah !... Qu'est-ce qu'il a dit ? répliqua Hubert, qui s'appêtait à remplir le baquet.

Seulement, le pataud broncha, inonda le sol boueux contre la margelle.

— Il n'a rien dit, chuchotta la paysanne, soulagée d'une telle douleur d'amour.

Deux oiseaux, en gazonillant, tournoyèrent au-dessus d'eux, puis s'envolèrent très haut dans l'azur.

— Je crois que je mourrais si cela n'était pas, conclut Hubert.

Il saisit le cheval par la bride, et lentement il s'éloigna.

Palmyre se complut à rester, les bras inertes, contre le puits, dans ce morceau d'espace où frémissaient encore leurs paroles d'amour. Pourtant, elle redoutait le pouvoir de son père, et parfois une ombre brutale chassait sa vision de bonheur.

Désormais, ils s'évitèrent. On ne les vit plus souvent ensemble dans les propriétés. Ils étaient gênés l'un devant l'autre. Quand le maître les abandonnait seule, ils ne parlaient point. A la rencontre de leurs regards, qui semblaient se chercher, ils tressaillaient, comme si Dieu les eût surpris.

Hubert méditait des projets de fortune et de joie. Mais, par intervalles, un désespoir le frappait, il doutait de son amour, avait une horreur des jours prochains. Bientôt il mollit à l'ouvrage, les semaines lui parurent interminables. Si Palmyre était loin, il languissait comme dans un désert.

Jean Gabri remarqua l'indolence de son garçon de ferme. Mais il n'articula aucun reproche. Lui aussi, souffrait d'incertitudes. Comment se fâcher, d'ailleurs ? S'il congédiait Hubert, que ferait Palmyre ? Et sa face restant fermée comme un mur, il s'accoutumait à l'appréhension du désastreux mariage.

III

Les mois passèrent, l'hiver, le printemps.

En avril, le jour anniversaire du décès de la fermière, Jean Gabri et sa fille, parés d'habits de fêtes, partirent pour la ville.

Ils allaient à la messe de neuf heures dire les prières de deuil. Hubert avait tenu à les suivre. On parlait de la pauvre défunte avec tant de peine et de douceur qu'il regrettait de ne l'avoir pas connue.

Jean Gabri, très ingambe à cette heure matinale,

odorante et lumineuse de rosée, s'était mis entre les deux enfants. Par les jeunes verdures, sous les plaines limpides du ciel, tous les trois cheminaient d'un pas monotone, sans paroles, le cœur gros. La même peine les obsédait, l'inquiétude du mariage. Pourtant, Jean Gabri, attendri par l'affection filiale d'Hubert, sentait défaillir sa résistance.

Après la messe, sans s'attarder à baguenauder devant les magasins de la grand'rue, ils s'en retournèrent. Le vieux, çà et là, bavardait avec empressement, avec un trouble de folie, et les deux farands intrigués, s'examinaient en dessous en riant.

On déjeuna dès l'arrivée. Ensuite, le travail étant interrompu le jour de deuil, Jean Gabri traîna une chaise devant la porte. Palmyre et Hubert s'assirent auprès de lui, sur le banc de pierre.

Ils portaient encore les habits du dimanche. Le soleil, au zénith, sur les horizons bleus, resplendissait. Perdues dans l'immensité de la nature, leurs trois âmes demeuraient recueillies sous la même pensée.

Enfin, le maître, oppressé depuis trop longtemps par ces incertitudes, promptement se soulagea.

— Hubert, dit-il, n'attendons pas davantage. Nous sommes francs, nous autres. Réponds-moi : Est-ce que tu veux épouser Palmyre à cause d'elle ou à cause de la ferme ?

Hubert pâlit, regarda stupidement son maître, et son cœur robuste, outragé par le brutal soupçon de convoiter un héritage, tremblait de colère et de honte. Calme, humilié, il bredouilla des excuses, puérilement.

Mais Palmyre tout à coup se prosterna sous les mains de son père, et, d'une émotion religieuse, en sanglotant, elle confessa que sans Hubert elle ne pourrait pas aimer la ferme.

Après huit jours moroses, le paysan consentit. Le mariage fut fixé pour l'automne à la fin des vendanges ; tous les voisins y seraient invités, tous, riches et pauvres. Les terres de Jean Gabri ne nourrissaient point la haine.

Désormais, Jean Gabri ne sortit plus de sa demeure. Aux heures tièdes, il s'asseyait dans la cour, sous la treille. Il souffrait trop de voir qu'un autre parcourrait souverainement les belles vignes qu'il avait plantées.

Les vendanges se terminèrent à la gloire d'Hubert. Palmyre était fière de lui. Bientôt le bonheur des fiancés éclaira l'âme du vieux. Mais, la veille des noces, tandis que, malgré lui encore, il admirait au travail la vaillance de nouveau maître, Jean Gabri mourut devant sa ferme, au blond soleil, parmi le silence des solitudes.

GEORGES BEAUME.

PROPOS DU DOCTEUR

LE SOMMEIL DES ENFANTS

Quand vous couchez un enfant, placez-le sur le côté droit plutôt que sur le côté gauche. Deux fois au moins dans les 24 heures, il doit être remis sur le côté gauche. Quand un enfant est éveillé, laissez-le sur le dos. C'est la seule posture qui lui permette de remuer librement les jambes et les bras.

Placez le berceau d'un enfant de manière que la lumière tombe également sur les deux yeux, ce qui l'empêche de prendre l'habitude de loucher.

Les petits enfants ne peuvent pas dormir trop longtemps. Un long et calme sommeil est pour eux un très bon symptôme, et on ne doit les en priver sous aucun prétexte. Le sommeil chez l'enfant amène une circulation meilleure et plus uniforme et facilite l'assimilation des aliments. De plus, la posture horizontale est la plus favorable à la croissance et au développement physique du petit enfant, qui vit comparativement beaucoup plus vite que l'adulte ; chez lui, la circulation du sang est bien plus rapide que chez l'adulte et tout stimulant agit puissamment sur lui.

La Petite, grand roman populaire par Edouard Cadol, qui a été lu par toute l'Europe, est en vente pour 5 cts à la librairie G.-A. et W. Duwont, 1826, rue Ste-Catherine. Empressez-vous de l'acheter.

NOTES & FAITS

Les tics royaux et impériaux

Le prince de Galles cligne de l'œil gauche en parlant.—Le prince Edouard, son fils, passe souvent son doigt sous son menton.—L'empereur Guillaume tire sa moustache avec énergie.—Le roi Humbert caresse doucement la sienne.—Le czar se passe le main sur le sommet de la tête.—Le khédive remue la jambe gauche.—L'archiduchesse Marie-Thérèse d'Autriche ne peut pas parler sans tirer une petite boucle qu'elle a au-dessus de la tempe gauche.

* * * *

Récréations favorites des têtes couronnées

La reine Victoria est passionnée pour la musique.—Le czar joue du cornet à piston et boxe.—La reine Marguerite d'Italie s'occupe de théâtre.—Le roi Humbert chasse le chamois.—Le roi de Grèce est un sportman émérite, fort nageur, pêcheur accompli.—Le roi des Belges fait des courses à pied.—L'impératrice d'Autriche chasse à courre.—L'impératrice d'Allemagne est forte musicienne.—Ferdinand de Bulgarie est botaniste et naturaliste.—Le roi Oscar de Suède et Norvège compose des vers.

* * * *

Température du mois d'avril

Du 5 au 12, neige et quelquefois pluie, mais la majeure partie sera de beau temps ; quelques jours de froid et de vent.—Du 12 au 20, vent et neige par intervalles ; quelquefois pluie. Quelques jours de froid. (Quelques tempêtes accompagnées de tonnerre aux Etats-Unis et dans le Haut-Canada.)—Vers le 22, tempête avec neige et pluie.—Du 20 au 27, la majeure partie sera de beau temps avec de fortes gelées.—Du 28 au 5 mai, plusieurs averses et quelques giboulées de neige. Quelques jours de froid et de vent.—A la fin de ce mois, pendant quelques orages, tonnerre en plusieurs endroits.

* * * *

La vitesse du chameau

La vitesse du chameau, déjà célèbre par d'autres qualités, est à citer. Et à ce propos voici une anecdote :

Une jeune Arabe, sur le point de se marier, tomba subitement malade. Dans son délire, elle fut saisie d'une telle envie d'avoir une orange pour rafraîchir sa bouche, qu'elle serait morte sans doute si son désir n'eût été satisfait ; mais il n'y avait point d'oranges dans la ville, et pour s'en procurer, il fallait aller à Maroc, éloigné d'environ trente cinq lieues.

Le fiancé, au point du jour, saute sur son meilleur chameau et en route pour Maroc. Pendant le trajet, il ne cessa d'exciter l'ardeur de sa monture par des caresses et des chansons, et la bonne bête, un peu avant la tombée de la nuit, avait ramené son maître à la ville qu'il avait quittée le matin.

Les portes en étaient fermées, mais la sentinelle reçut les oranges et la jeune fille fut sauvée.

* * * *

La matinée chrétienne

« Le moment du réveil dans l'ombre ou la clarté du matin, selon les saisons, est un moment précieux. L'âme qui n'en connaît pas le prix ne s'initiera jamais bien avant aux voies de Dieu qui a réglé le cours des astres au même temps que la vie de l'homme, et qui a fait de l'une et de l'autre une harmonie calculée. Le mépris de cette harmonie, funeste à la santé et au travail, est bien davantage encore à la piété. L'homme qui prolonge son sommeil au delà d'une juste nuit, trouve à son chevet

le bruit et les affaires du monde. Il est saisi par leur éclat tumultueux, et cherche en vain pour Dieu l'heure tranquille qu'il a perdue par sa faute. Il ne trouve que des devoirs qui se précipitent, des ennuis qui s'appellent, "l'oubli de son âme et le silence de la vérité."

"Aussi, dit encore Lacordaire, était ce aux temps plus chrétiens que les nôtres une maxime de toutes les familles fortes et de tous les esprits vigoureux de se coucher de bonne heure et de se lever de même ; et lorsque je quittai ma province à l'âge de vingt ans, pour venir à Paris, un homme éminent qui s'intéressait à la jeunesse me dit cette parole qui m'est toujours restée présente :

"Si vous voulez être tout ce que Dieu demande de vous, et vivre autant que le comporte votre nature, ne veillez jamais au-delà de dix heures du soir. Aujourd'hui, par une aberration commune, mais sévèrement punie, on veut unir au prestige des travaux sérieux la jouissance des plaisirs vulgaires. On est thomme du monde par delà minuit, et l'on se réveille savant, magistrat, écrivains... en attendant que la nature, accablée de ce double fardeau, se venge du génie lui-même par un idiotisme qui attriste l'imagination."

* * * *

Un tour de force poétique : La pyramide

A
T a
Cime
Sublime
Monument
Qui fièrement
Lève ses assises
Les ombres indécises
Des vieux jours évanouis
Les spectres des rois enfouis
Dans les ténèbres de leurs cryptes
Ce monde géant de l'antique Egypte
Apparaît : mais le nom du grand Napoléon
Rayonnant au milieu d'obscurs hiéroglyphes
Eclipse Pharaons, rois grecs, romains caiques
Comme un soleil qui brille au front du Panthéon.

Cette fantaisie, signée Amedée Pommier, sans date aucune, retrouvée dans de vieux papiers, est évidemment déjà assez ancienne. Elle remonte au moins aux environs de 1860. Peut-être même fut-elle copiée alors et a-t-elle été écrite bien avant.

* * * *

Neuf chapeaux de Napoléon Ier

Voici un chapitre de l'histoire de Napoléon Ier : le chapitre des chapeaux. Un certain nombre ont été conservés, reliques civiles pour lesquelles nombre de gens ont le plus grand respect.

C'est d'abord celui que possède, à Paris, Mme Cloite, petite fille de M. Giraud, vétérinaire en chef de l'armée et vétérinaire particulier de Napoléon. Giraud ramassa ce chapeau à Marengo ; Bonaparte, à cheval, emporté dans un galop rapide, l'avait laissé tomber.

Au musée d'artillerie, à Paris, se trouve un chapeau de Napoléon qui a été donné en 1854, au musée des Souverains par le comte de Billeville, Un troisième est dans les mains de M. Morel, à Reims. M. Armand Dumaresq, peintre militaire, en a un à son tour. On en peut voir un autre au musée de Gotha. Il a été acheté par le duc de Saxe-Cobourg et Gotha, régnant en 1834, et donné par lui au musée de sa capitale.

Le prince Victor Bonaparte possède un sixième chapeau qui figura dans le musée des Souverains au Louvre, jusqu'en 1873.

Un négociant de Lyon, M. Ponard, a hérité d'un septième bicorne impérial acheté, en 1812, à Chardon, le chapelier de la garde, par M. Zéphir Dubois, officier de cavalerie légère.

M. Jérôme, de l'Institut, a reçu de M. Marez, fils du directeur des beaux-arts sous le second empire, un chapeau porté également par Napoléon Ier et donné, lors de sa mort, à Caroline Bonaparte, femme de Marat.

Enfin, dans la crypte des Invalides, derrière le tombeau de l'empereur, se trouve enfermé, dans un reliquaire à jour, le chapeau que portait Napoléon à Eylau, en compagnie de l'épée d'Austerlitz.

LE CHERCHEUR.

NOUVELLES A LA MAIN

En voyage :

—Vous êtes tombé du wagon, vous n'avez pas de mal ?

—Non, je n'ai qu'une valise.

* * *

Dans un salon, on excite un poète à lire ses poésies.

Celui-ci résiste mollement.

—Quel poseur ! murmure un confrère, il faut toujours lui tirer les vers du nez.

* * *

Au tribunal correctionnel :

—Prévenu, pourquoi n'avez-vous pas rendu le billet de banque que vous reconnaissez avoir trouvé ?

—Pardon, m'sieu le président, je l'ai rendu... à la circulation.

* * *

—Au bal :

Oh ! ma chère, regardez donc Mme B... qui ne se décolle plus.

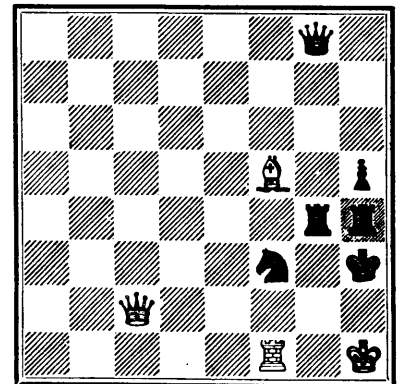
C'est une femme d'esprit. Elle a fini par comprendre que le moment était venu de jeter un voile sur le passé.

JEU D'ESPRIT ET DE COMBINAISON

No. 150.—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. N. Mareinoff

Noirs — 6 pièces



Blancs. — 4 pièces

Les Blancs jouent et se font faire mat en 3 coups

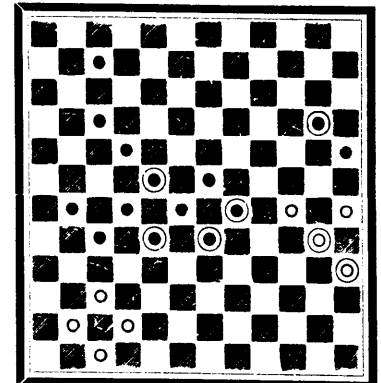
SOLUTION DU PROBLEME NO 149

Blancs	[Noirs
1 F 3 F R	1 ?

No 139 — PROBLEME DE DAMES

Composé par M. Napoléon Brochu, Lévis

Noirs. — 14 pièces



Blancs. — 8 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

SOLUTION DU PROBLEME DE DAMES NO. 137

Blancs	Noirs
62 57	31 46
32 26	35 18
49 40	46 35
58 52	59 46
30 24	18 20
42 36	29 42
71 64	42 70
57 51	70 21
51 18 gagnent.	

Solutions justes par MM. Alf. Morin, Ottawa ; Nap. Brochu, Lévis ; J.-B. Deslauriers, St-Henri ; A. Campbell, Ste-Cunégonde.

EN FAMILLE

Par Hector Malot

— Nous avons fait le plus difficile, disait-il quelquefois, puisque nous avons éclairé les temps les plus éloignés ; comment la lumière ne se ferait-elle pas sur ceux qui sont près de nous ? un jour ou l'autre le fil se rattacherait et alors il n'y aura plus qu'à le suivre.

Et lui mettant la main sur la tête, il ajouta :

— Même quand mon fils sera de retour, tu ne nous quitteras plus, il saura reconnaître ce que tu as été pour moi.

— Je suis si peu et je voudrais être tant.

— Je lui dirai ce que tu as été, et d'ailleurs, il le verra bien, car c'est un homme de cœur que mon fils.

— Voulez-vous me permettre, dit-elle, le cœur angoissé et la voix frémissante, de vous demander une chose que je ne comprends pas, et à laquelle je pense à chaque instant sans oser en parler ?

— Dis.

— Ce que je ne comprends pas, c'est qu'aimant votre fils comme vous l'aimez vous avez pu vous séparer de lui.

— C'est qu'à ton âge, on ne comprend, on ne sent que ce qui est affection, sans avoir conscience du devoir : or, mon devoir de père me faisait une loi d'imposer à mon fils, coupable de fautes qui pouvaient l'entraîner loin, une punition qui serait une leçon. Il fallait qu'il eût la preuve que ma volonté était au-dessus de la sienne ; c'est pourquoi je l'envoyai aux Indes, où j'avais l'intention de ne le tenir que peu de temps, et où je lui donnais une situation qui ménageait sa dignité, puisqu'il était le représentant de ma maison. Pouvais-je prévoir qu'il s'éprendrait de cette misérable créature et se laisserait entraîner dans un mariage fou, absolument fou ?

— Mais le père Filides dit que celle qu'il a épousée n'était point une misérable créature.

— Elle en était une, puisqu'elle a accepté un mariage nul en France, et dès alors je ne pouvais pas la reconnaître pour ma fille, pas plus que je ne pouvais rappeler mon fils près de moi tant qu'il ne se serait pas séparé d'elle, c'eût été manquer à mon devoir de père, en même temps qu'abdiquer ma volonté, et un homme comme moi ne peut pas en arriver là ; je veux ce que je dois, et ne transige pas plus sur la volonté que sur le devoir.

Il dit cela avec une fermeté d'accent qui glaça Perrine ; puis, tout de suite il poursuivit :

— Si tu ne veux pas que nous nous fâchions, désormais n'aborde jamais ce sujet, qui m'est, tu le vois, douloureux ; tu ne dois pas m'exaspérer.

— Pardonnez-moi, dit-elle la voix brisée par les larmes qui l'étouffaient, certainement j'aurais dû me taire.

— Tu l'aurais dû d'autant mieux que ce que tu as dit était inutile

XXXVI

Pour suppléer aux nouvelles que ses correspondants ne lui donnaient point sur la vie de son fils, pendant les trois dernières années, M. Vulfran faisait paraître dans les principaux journaux de Calcutta, de Dakka, de Dehra, de Bombay, de Londres, une annonce répétée chaque semaine, promettant quarante livres de récompense à qui pourrait fournir un renseignement, si mince qu'il fût, mais certain cependant, sur Edmond Paindavoine ; et comme une des lettres qu'il avait reçues de Londres parlait d'un projet d'Edmond de passer en Egypte et peut-être en Turquie, il avait étendu ses insertions au Caire, à Alexandrie, à Constantinople : rien ne devait être négligé, même l'impossible, même l'improbable ; d'ailleurs n'était-ce pas l'improbable qui devenait le vraisemblable dans cette existence cahotée ?

Ne voulant pas donner son adresse, ce qui eût pu l'exposer à toutes sortes de sollicitations plus ou moins malhonnêtes, c'était celle de son banquier à Amiens que M. Vulfran avait indiquée ; c'était donc celui-ci qui recevait les lettres que l'offre des mille francs provoquait, et qui les transmettait à Maraucourt.

Mais de ces lettres assez nombreuses, pas une seule n'était sérieuse ; la plupart provenaient d'agents d'affaires, qui s'engageaient à faire des recherches dont ils garantissaient le succès, si on voulait bien leur envoyer une provision indispensable aux premières démarches ; quelques-unes étaient de simples romans qui se lançaient dans une fantaisie vague promettant tout et ne donnant rien ; d'autres enfin racontaient des faits remontant à cinq, dix, douze ans ; aucune ne se renfermait dans les trois dernières années fixées par l'annonce, pas plus qu'elle ne fournissait l'indication précise demandée.

C'était Perrine qui lisait ces lettres ou les traduisait, et si nulles qu'elles fussent généralement, elles ne décourageaient pas M. Vulfran et n'ébranlaient pas sa foi :

— Il n'y a que l'annonce répétée qui produise de l'effet, disait-il toujours. Et sans se lasser, il répétait les siennes.

Un jour enfin une lettre datée de Serajevo en Bosnie apporta une offre qui paraissait pouvoir être prise en considération : elle était en mauvais an-

glais, et disait que si on voulait déposer les quarante livres promises par l'insertion du *Times*, chez un banquier de Serajevo, on s'engageait à fournir des nouvelles authentiques de M. Edmond Paindavoine remontant au mois de novembre de la précédente année ; au cas où l'on accepterait cette proposition, on devrait répondre poste restante à Serajevo sous le No 917.

— Eh bien, tu vois si j'avais raison s'écria M. Vulfran, c'est près de nous le mois de novembre.

Et il montra une joie qui était un aveu de ses craintes : c'était maintenant qu'il pouvait affirmer l'existence d'Edmond avec preuves à l'appui et non plus seulement en vertu de sa foi paternelle.

Pour la première fois depuis que ses recherches se poursuivaient, il parla de son fils à ses neveux et à Talouel.

Et il avait voulu que Perrine prit dans la bibliothèque les livres qui parlaient de la Bosnie, cherchant en eux, sans y trouver une explication satisfaisante, ce que son fils était venu faire dans ce pays sauvage, au climat rude, où il n'y a ni commerce, ni industrie.

— Peut-être s'y trouvait-il simplement en passant, dit Perrine.

— Sans doute, et c'est un indice de plus pour prouver son prochain retour ; de plus, s'il était là de passage, il semble qu'il n'était pas accompagné de sa femme et de sa fille, car la Bosnie n'était pas un pays pour les touristes : donc il y aurait séparation entre eux.

Comme elle ne répondait rien, malgré l'envie qu'elle en avait, il s'en fâcha :

— Tu ne dis rien.

— C'est que je n'ose pas ne pas être d'accord avec vous.

— Tu sais bien que je veux que tu me dises tout ce que tu penses.

— Vous le voulez pour certaines choses, vous ne le voulez pas pour d'autres. Ne m'avez-vous pas défendu d'aborder jamais ce qui se rapporte à... cette jeune fille ? Je ne veux pas m'exposer à vous fâcher.

Evidemment, tout ce qu'elle dirait, ce qu'elle ferait, n'ébranlerait pas cette confiance, qui ne voulait croire possible que ce qui s'accordait avec son désir : elle ne pouvait donc qu'attendre en se demandant, pleine d'angoisses, ce qui se passerait lorsqu'arriverait la lettre du banquier d'Amiens apportant la réponse de Serajevo.

Mais ce ne fut pas une lettre qui arriva, ce fut le banquier lui-même.

Un matin que Talouel comme à son ordinaire se promenait sur son banc de quart, les mains dans ses poches, surveillant de son regard, qui ne laissait rien échapper, les cours de l'usine, il vit le banquier qu'il connaissait bien descendre de voiture à la grille des Shèdes, et se diriger vers les bureaux d'un pas grave, avec une attitude compassée.

Précipitamment il dégringola l'escalier de sa véranda et courut au devant de lui : en approchant, il constata que la mine était d'accord avec la démarche et l'attitude.

Incapable de se contenir, il s'écria :

— Je suppose que les nouvelles sont mauvaises, cher monsieur ?

— Mauvaises.

La réponse se renferma dans ce seul mot.

Talouel insista :

— Mais...

— Mauvaises.

Puis changeant de sujet tout de suite :

— M. Vulfran est dans ses bureaux ?

— Sans doute.

— Je dois l'entretenir tout d'abord.

— Cependant...

— Vous le comprenez.

Si le banquier qui, dans son attitude embarrassée fixait ses regards à terre, avait eu des yeux pour voir, il aurait deviné qu'au cas où Talouel deviendrait un jour le maître des usines de Maraucourt, il lui ferait payer cher cette discrétion.

Autant Talouel s'était montré obséquieux quand il avait espéré obtenir ce qu'il voulait savoir, autant il afficha de brutalité quand il vit ses avances repoussées :

— Vous trouverez M. Vulfran dans son cabinet, dit-il en s'éloignant les mains dans ses poches.

Comme ce n'était pas la première fois que le banquier venait à Maraucourt, il n'eut pas de peine à trouver le cabinet de M. Vulfran, et, arrivé à sa porte, il s'arrêta un moment pour se préparer.

Il n'avait pas encore frappé qu'une voix, celle de M. Vulfran, cria :

— Entrez.

Il n'y avait plus à différer, il entra en s'annonçant :

— Bonjour, monsieur Vulfran.

— Comment ! c'est vous, à Maraucourt ?

— Oui, j'avais affaire ce matin à Picquigny ; alors j'ai poussé jusqu'ici pour vous apporter des nouvelles de Serajevo.

Perrine, assise à sa table, n'avait pas besoin que ce nom fût prononcé pour savoir qui venait d'entrer elle resta pétrifiée.

— Eh bien ? demanda M. Vulfran d'une voix impatiente.

—Elles ne sont pas ce que vous deviez espérer, ce que nous espérions tous.

—Notre homme a voulu nous escroquer les quarante livres !

—Il semble que ce soit un honnête homme.

—Il ne sait rien !

—Ses renseignements ne sont que trop authentiques, malheureusement.

—Malheureusement !

C'était la première parole de doute que M. Vulfran prononçait.

Il s'établit un silence, et sur la physionomie de M. Vulfran qui s'assombrissait, il fut facile de voir par quels sentiments il passait : la surprise et l'inquiétude.

—Alors on a plus de nouvelles d'Edmond depuis le mois de novembre ? dit-il.

—On n'en a plus.

—Mais quelles nouvelles a-t-on eues à cette époque ? quel caractère de certitude, d'authenticité présentent-elles ?

—Nous avons des pièces officielles, visées par le consul de France à Serajevo.

—Mais parlez donc, rapportez ces nouvelles mêmes.

—En novembre, M. Edmond est arrivée à Serajevo comme photographe.

—Allons donc, vous voulez dire avec des appareils de photographie.

—Avec une voiture de photographe ambulante, dans laquelle il voyageait en famille, accompagné de sa femme et de sa fille. Pendant quelques jours il a fait des portraits sur une place de la ville...

Il chercha dans les papiers qu'il avait dépliés sur un coin du bureau de M. Vulfran.

—Puisque vous avez des pièces, lisez-les, dit M. Vulfran, ce sera plus vite fait.

—Je vais vous les lire ; Je vous disais qu'il avait travaillé comme photographe sur une place publique, la place Philippovitch. Au commencement de novembre il quitta Serajevo pour...

Il consulta de nouveau ses papiers :

... Pour Travnik, et tomba... ou arriva malade à un village situé entre ces deux villes...

—Mon Dieu, s'écria M. Vulfran, mon Dieu, mon Dieu !

Et il joignit les mains, le visage décomposé, tremblant de la tête aux pieds, comme si la vision de son fils se dressait devant lui.

—Vous êtes un homme de grande force...

—Il n'y a pas de force contre la mort. Mon fils...

—Eh bien ! oui, il faut que vous connaissiez l'affreuse vérité : le 7 novembre... M. Edmond... est mort à Bousovatcha d'une congestion pulmonaire.

—C'est impossible !

—Hélas, monsieur, moi aussi j'ai dit c'est impossible en recevant ces pièces, bien que leur traduction soit visée par le consul de France ; mais cet acte de décès d'Edmond Vulfran Painsavoine, né à Marancourt (Somme), âgé de trente-quatre ans, n'emprunte-t-il pas un caractère d'authenticité à ces renseignements même si précis ? Cependant voulant douter malgré tout, j'ai, en recevant ces pièces hier, télégraphié à notre consul à Serajevo ; voici sa réponse : " Pièces authentiques, mort certaine."

Mais M. Vulfran paraissait ne pas écouter : affaîlé dans son fauteuil, écroulé sur lui-même, la tête penchée en avant reposant sur sa poitrine, il ne donnait aucun signe de vie, et Perrine, affolée, éperdue, suffoquée, se demandait s'il était mort.

Tout à coup, il redressa son visage, ruisselant de larmes qui jaillissaient de ses yeux sans regard, et tendant la main il pressa le bouton des sonneries électriques qui correspondaient dans les bureaux de Talouel, de Théodore et de Casimir.

Cet appel était si violent qu'ils accoururent aussitôt tous les trois.

—Vous êtes là, dit-il, Talouel, Théodore, Casimir !

Tous trois répondirent en même temps.

—J'apprends la mort de mon fils. Elle est certaine. Talouel, arrêtez partout et immédiatement le travail ; téléphonez qu'on affiche qu'il reprendra après-demain, et que demain un service sera célébré dans les églises de Marancourt, Saint-Pierre, Hercheux, Bécourt et Exelles.

—Mon oncle ! s'écrièrent d'une même voix les deux neveux.

Mais il les arrêta :

—J'ai besoin d'être seul ; laissez-moi.

Tout le monde sortit, Perrine seule resta.

—Aurélië, tu es là ? demanda M. Vulfran.

Elle répondit dans un sanglot.

—Rentrons au château.

XXXVII

Toute la nuit le château fut plein de mouvement et de bruit, car successivement arrivèrent : de Paris, M. et Mme Stanislas Painsavoine, prévenus par Théodore ; de Boulogne, M. et Mme Bretonneux, avertis par Casimir ; enfin de Dunkerque et de Rouen, les deux filles de Mme Bretonneux avec leurs maris et leurs enfants. Personne n'aurait manqué au service de ce " pauvre Edmond." D'ailleurs ne fallait-il pas être là pour prendre position et se surveiller ? Maintenant que la place était vide, et bien vide à jamais, qui allait s'en emparer ? C'était l'heure des manœuvres habiles où chacun devait s'employer entièrement, avec toute son énergie, toute son intelligence, toute son intrigue. Quel désastre si cette industrie qui était une des forces du pays, tombait aux mains d'un incapable comme Théodore ! Quel malheur si un esprit borné comme Casimir en prenait la direction ! Et aucune des deux familles n'avait la pensée d'admettre qu'une association

fût possible, qu'un partage pût se faire entre les deux cousins : on voulait tout pour soi ; l'autre n'aurait rien : quels droits d'ailleurs avait-il à faire valoir cet autre ?

Perrine s'attendait à la visite matinale de Mme Bretonneux, et aussi à celle de Mme Painsavoine ; mais elle ne reçut ni l'une ni l'autre, ce qui lui fit comprendre qu'on ne croyait plus avoir besoin d'elle, au moins pour le moment.

Alors n'ayant pas de temps à perdre, elle qui devait faire à pied le trajet du château à l'église, elle partit au plus vite.

Elle quittait une maison sur laquelle la mort avait étendu son linceul ; elle fut surprise, en traversant à la hâte les rues du village, de remarquer qu'elles avaient leur air des dimanches, c'est-à-dire que les cabarets étaient pleins d'ouvriers qui buvaient en bavardant avec un tapage assourdissant, tandis que le long des maisons, assises sur des chaises, ou sur le pas de leur porte, les femmes causaient et les enfants jouaient dans les cours. Personne n'assisterait-il donc au service ?

En entrant dans l'église où elle avait eu peur de ne pas pouvoir entrer, elle la vit à moitié vide : dans le chœur était rangée la famille ; ça et là se montraient les autorités du village, les fournisseurs, le haut personnel des usines, mais rares, très rares étaient les ouvriers, hommes, femmes, enfants qui, en cette journée dont les conséquences pouvaient être si graves pour eux cependant, avaient eu la pensée de venir joindre leurs prières à celles de leur patron.

Comme Bastien l'avait annoncé, toute la famille partit après le déjeuner ; mais jusqu'au soir Perrine resta dans sa chambre sans que M. Vulfran la fit appeler ; ce fut seulement un peu avant le coucher que Bastien vint lui dire que le patron la prévenait de se tenir prête à l'accompagner le lendemain matin à l'heure habituelle.

—Il veut se remettre au travail, mais le pourra-t-il ? Ce serait le mieux : le travail c'est sa vie.

Le lendemain, à l'heure fixée, comme tous les matins elle se trouva dans le hall, attendant M. Vulfran, et bientôt elle le vit paraître marchant courbé, conduit par Bastien, qui silencieusement fit un signe attristé pour dire que la nuit avait été mauvaise.

—Aurélië est-elle là ? demanda-t-il d'une voix altérée, dolente et faible comme celle d'un enfant malade.

Elle s'avança vivement :

—Me voilà, monsieur.

—Montons en voiture.

Elle eût voulu l'interroger, mais elle n'osa pas ; une fois assis en voiture, il s'affaissa et la tête inclinée en avant, il ne prononça pas un mot.

Au bas du perron des bureaux, Talouel se tenait prêt à le recevoir pour l'aider à descendre ; ce qu'il fit obéïssamment :

—Je suppose que vous vous êtes senti assez fort pour venir, dit-il d'une voix compatissante qui contrastait avec l'éclat de ses yeux.

—Je ne me suis pas senti fort du tout ; mais je suis venu parce que je devais venir.

—C'est ce que je voulais dire...

M. Vulfran lui coupa la parole en appelant Perrine, et en se faisant conduire par elle à son cabinet.

Bientôt commença le dépouillement de la correspondance qui était volumineuse, comprenant les lettres de deux jours ; il le laissa se faire, sans une seule observation, un seul ordre, comme s'il était sourd ou endormi.

—Mon Dieu, mon Dieu, vous vous êtes retiré de moi. Qu'ai-je fait pour que vous m'abandonniez ?

Puis le silence reprit plus écrasant, plus lugubre pour Perrine, que ce cri avait bouleversée, bien qu'elle ne pût pas mesurer toute l'étendue et la profondeur du désespoir qu'il accusait.

C'est qu'en effet, M. Vulfran, par la grande fortune qu'il avait faite et la situation qu'il occupait, en était arrivé à croire qu'il était un être privilégié, en quelque sorte un élu dont la Providence se servait pour conduire le monde. Parti de si bas, comment serait-il parvenu si haut s'il n'avait été servi que par sa seule intelligence ? Une main toute-puissante l'avait donc tiré de la foule pour de grandes choses, et plus tard guidé si sûrement, que ses idées avaient toujours obéi à une inspiration supérieure, de même que ses actes à une direction infallible ; ce qu'il désirait avait toujours réussi ; dans ses batailles, il avait toujours triomphé, et toujours ses adversaires avaient succombé. Mais voilà que tout à coup ce qu'il voulait le plus ardemment, ce qu'il se croyait sûr d'obtenir, pour la première fois ne se réalisait pas : il attendait son fils, il savait qu'il allait le voir arriver, toute se vie était désormais arrangée pour cette réunion, et son fils était mort.

A suivre

NOUVEAU FEUILLETON

Prochainement, "Le Monde Illustré" commencera la publication d'un grand roman des plus émouvants, que nos lecteurs liront avec beaucoup d'intérêt.

LES MANGEURS DE FEU

LES CAVALIERS NOIRS DE L'OURAL—Troisième partie

Les Invisibles et le passeur de l'Oural

L'intérêt que présentait une pareille scène était si grand qu'il retint les deux veilleurs à leur poste pendant tout le temps que dura la traversée. L'étalon touchait à peine terre, que les deux hommes qui le montaient s'élançaient sur la berge, la gravissaient en courant, et venaient frapper à la porte de l'habitation, en criant :

—Alerte ! alerte ! Son Excellence le colonel Ivanowitch est assiégé par les loups dans l'izba de Perm !

Tout le monde fut à l'instant sur pied ; aux premiers cris, Tcherni-Chug s'était hâté d'introduire les deux étrangers.

Mis au courant de la situation, le starchine de Voronoje fit immédiatement sonner la cloche d'alarme, et en moins de rien tous les hommes du mir arrivaient au stovitch.

Dix minutes après, cinquante hommes, tous choisis par les anciens Tabountchiks les plus braves et les plus agiles, montés sur les meilleurs étalons du pays, la lance au poing, traversaient également l'Oural à la nage, sous la conduite de Tcherni Chug, et s'élançaient à fond de train à travers le steppe, dans la direction de l'isba de Perm...

Ivanowitch, échappé par miracle à l'attaque subite du comte d'Entraygues et de ses amis isolés, averti le lendemain par ses espions que José Corrazon, avant de mourir, avait dévoilé sa véritable qualité, avait résolu, pour en finir avec ses ennemis, de les attirer dans les steppes de l'Oural où la fausse société des Invisibles comptait le plus de fanatiques partisans, et de leur livrer là sa dernière bataille, dans des circonstances où il leur serait impossible d'échapper. Entourés, en effet, de sectaires à demi nomades qui ne reconnaissaient guère l'autorité centrale des gouverneurs que pour la forme, perdus dans les vastes solitudes ouraliennes, où ils ne trouveraient pas un secours, pas un allié, le comte d'Entraygues et ses amis ne pouvaient, malgré leur habileté et leur bravoure, que succomber dans cette lutte suprême.

Ce résultat une fois obtenu, Ivanowitch, grâce à ses affidés et aux protections élevées qu'il pouvait mettre en mouvement, faisait rappeler de son exil en Sibérie le prince Vasilewki en prouvant la fausseté de l'accusation de haute trahison que lui même avait fait porter contre lui à l'ombrageuse police de la troisième section, et, se présentant en sauveur, il espérait bien obtenir la main de la princesse Maria-Feodorowna, et par elle la possession des fameuses mines d'or de l'Oural, qui faisait de lui l'homme le plus riche de la Russie, et peut être du monde entier.

Son ambition alors ne connaissait plus de bornes ; il se débarrassait de ses amis, déjà suffisamment enrichis par leurs méfaits, en leur faisant cadeau des mines d'Australie, dont il revendiquait la possession, et la fausse Société des Invisibles dissoute par ce fait, ce n'était plus pour lui qu'une question de temps et d'or habilement semé, pour se faire nommer grand chef de la véritable Société des Invisibles, ce qui lui donnait sur tout le monde slave une puissance égale à sa fortune.

Il s'en était ouvert à Holloway qu, après avoir fait sauter le *Remember*, s'était hâté de venir le rejoindre pour lui offrir ses services. On se rappelle que les deux hommes s'étaient connus à bord du navire du capitaine Rouge. Holloway, homme pratique avant tout, n'avait pas tardé à comprendre qu'il avait tout à gagner en servant les projets d'Ivanowitch, tandis qu'il ne serait jamais, pour Jonathan Spiers, qu'un simple mécanicien que l'on renvoie au moindre motif, et envers qui on est quitte quand on lui a payé ses gages. Le Russe avait accueilli la nouvelle recrue avec un vif empressement.

Ils étaient donc revenus ensemble d'Australie, et Ivanowitch ayant fait connaître à son nouvel ami le plan qu'il avait formé, pour s'emparer de tous ses ennemis d'un seul coup de filet, ils avaient passé les longues heures de la traversée à combiner leur action commune et à arrêter tous les points de détail qui devaient en assurer l'exécution.

Quant au moyen d'attirer le comte d'Entraygues et ses amis dans le piège qu'ils allaient leur tendre, il était des plus simples : Holloway ne s'étant pas fait faute de faire connaître au Russe le serment d'Olivier et du capitaine Rouge de poursuivre l'homme masqué dans le monde entier, quel que fût le lieu où il irait se réfugier, les deux complices n'avaient qu'à agir sans prendre la peine de déguiser leurs traces, pour les amener dans l'endroit qu'il plairait à Ivanowitch de choisir.

Un autre motif, d'une haute gravité, exigeait encore qu'Ivanowitch en terminât rapidement. Une dénonciation formelle, circonstanciée, avait été adressée contre la fausse Société des Invisibles à la troisième section, par le prince Westchine, attaché à l'ambassade de Russie à Paris, chargé spécialement de la surveillance politique des résidents russes à l'étranger ; les moyens employés, le but, quelques-uns des principaux attentats, y étaient soigneusement énumérés, décrits, expliqués ; il n'y manquait que le nom des affiés, et le prince se prétendait sur la piste, ne désespérait pas de les signaler bientôt ; il y avait donc urgence d'en finir, car les complices touchaient au terme de l'impunité.

Il était bien entendu que, tout en organisant ce guet-apens dans le steppe, les conjurés, une fois rentrés en Europe, ne négligeraient pas les

occasions qui pourraient se présenter d'arriver à leurs fins plus rapidement encore.

En quittant, à Liverpool, le steamer d'Australie, Ivanowitch avait reçu la dépêche suivante :

“ Récoltes surperbes dans vos domaines Petite Russie. Vous êtes attendu impatiemment pour commencer la moisson.”

Qu'il avait immédiatement traduite, grâce à une clef particulière. “ Urgence de supprimer dénonciateur qui vient de partir de ses domaines de Petite-Russie pour se rendre à Paris, ou nous sommes perdus.”

Le prince Westchine s'était rendu en effet dans la grande ville française pour y continuer son enquête, car les faux Invisibles y avaient établi le siège principal de leur ténébreuse association à l'étranger.

Ivanowitch s'y était rendu immédiatement avec Holloway. Don José Corrazon, ou plutôt le nègre Sam, qui, après avoir assassiné le lutteur Tom Powell, était entré au service des Invisibles, les y avait précédés depuis plusieurs mois. Ces derniers l'avaient fait agréer comme agent diplomatique de l'Etat de Panama, et s'en servaient comme d'un espion.

Nous avons vu par quel miraculeux hasard le comte d'Entraygues, échappé à leurs coups, avait pu, grâce aux policiers Luce et Froler, sauver le prince Westchine que ces misérables avaient attiré dans la maison des Pendas.

Battu encore dans cette nouvelle rencontre, il ne restait plus à Ivanowitch qu'à exécuter son plan et à prendre sa revanche dans les steppes de l'Oural.

Le lendemain même, il partait avec Holloway pour Astrakan, où la Société des Invisibles possédait un palais dans la rue de Mery, et où ils allaient pouvoir organiser leur guet-apens à loisir.

Retenu à Paris par ses préparatifs, le comte Olivier ne s'était mis à la poursuite de son ennemi que cinq ou six semaines après.

Le jour même où Holloway, sans cesse aux aguets, était venu prévenir Ivanowitch de l'arrivée à Astrakan du jeune comte et de sa suite, le Russe lui avait répondu :

—C'est bien, tout est prêt ; nous partons ce soir.

Ivanowitch, qui craignait d'être poursuivi immédiatement, avait fait choix des étalons les plus jeunes et les plus nerveux. Il leur fallait cinq jours pour traverser le steppe d'Astrakan à Voronoje, et deux jours du bac de Tcherni-Chug à Ierinoslaw, lieu de rendez-vous général des Invisibles. Un simple jeu pour les coursiers du désert, tandis que nos prétendus chevaux de sang, améliorés, perfectionnés, dressés par système anglais, fussent tombés, poussifs, fourbus, finis dès le premier jour, sans avoir pu fournir la moitié même de la traite.

Depuis près d'un mois, de nombreux stranviki, affiliés de la Société, parcouraient le steppe pour donner le mot d'ordre, et quatre à cinq cents sectaires au moins devaient se trouver réunis à Ierinoslaw dans les quarante-huit heures de l'arrivée du chef.

Tous les Iamtchiks avaient reçu l'affiliation ; Ivanowitch était assuré d'avance de la réception qu'il recevrait. Cette sorte de fédération, qui unissait tous les habitants sédentaires du steppe, n'avait pas laissé que de produire d'heureux résultats pour eux ; ils avaient ainsi appris à se connaître et à se prêter main-forte contre les maraudeurs et les nomades qui infestent la contrée. Les chefs des Invisibles n'étaient certainement pour rien dans cette circonstance favorable, fruit naturel de l'association ; mais les habitants, qui n'avaient eu qu'à s'en louer, étaient tout disposés à leur en attribuer la cause, et à ne point leur marchandier confiance et dévouement.

Au moment où Ivanowitch et son compagnon dépassaient la porte de Téhéran, un homme, qu'à son costume on eût reconnu pour un Kirghis nomade, avançant doucement la tête en dehors du rempart, derrière lequel il s'abritait, comme pour s'assurer de l'identité des cavaliers... Puis, pour ajouter sans doute un autre témoignage à celui des yeux, qui pouvaient le tromper dans la nuit, il lança ces paroles en dialecte du steppe :

—Evak chroun to bas !—Bonne route à Vos Seigneuries !

Ce à quoi Ivanowitch répondit :

—Evak teph arrisch !—Bonne nuit à celui qui souhaite !

Ces paroles n'étaient pas prononcées que le nomade s'élançait en courant dans la direction du quartier européen.

Les premières heures de marche furent silencieuses... dans la crainte d'être poursuivis, le chef des Invisibles et son compagnon avaient rendu la main à leurs montures, et ces dernières, heureuses d'être en liberté, fouettées par l'air vif de la nuit, qui touchait à sa fin, donnaient toute la vitesse dont elles étaient capables, allongant leurs corps élégants et souples au-dessus des hautes herbes, qui s'inclinaient à peine sur leur passage.

De temps à autre, Ivanowitch, inquiet, jetait un long regard en arrière... puis, quand il avait constaté que la plaine était vide jusqu'à l'horizon, il reprenait peu à peu son assurance...

Ivanowitch ne s'arrêta que quelques minutes à la première station de poste ; ayant fait le signe secret d'affiliation au Iamtchik, ce dernier accourut en se prosternant.

—Qu'y a-t-il pour le service de Votre Excellence ? fit-il en reconnaissant le chef des Invisibles.

—Des étrangers, des Français vont peut-être passer par là ; tu leur refuseras des chevaux de relai.

—Il sera fait selon votre volonté, Excellence... Si cependant ils avaient un ordre du gouverneur de la province ?

—Eh bien ! tu leur diras que tous tes chevaux sont en service, et tu ne leur en promettras que pour le lendemain.

—Il suffit, Excellence.

—Seras-tu à la réunion d'Ierinoslaw ?

—Je partirai dans deux jours, cela me suffira pour arriver à temps.

—C'est bien. Souviens-toi de ma recommandation.

Et pendant que le Russe s'inclinait jusqu'à terre, Ivanowitch donnait de nouveau le signal du départ.

Le soir, ils prirent quatre heures de repos à l'izba de Sirt, et recommencèrent leur course échevelée au lever de la lune : à chaque relai la même recommandation était faite au maître de poste, qui répondait avec une égale déférence.

Le cinquième jour se leva sans incident.

—Ce soir, au lever de la lune, dit Ivanowitch en mettant le pied à l'étrier, nous arriverons au mir de Voronoje ; et, à partir de demain, nous pourrons gagner Ierinoslaw à petites journées.

Cependant, le steppe avait pris un aspect plus sauvage : les troupeaux de chevaux et de buffles étaient plus rares.

—Garde à vous ! dit un des cavaliers cosaques, nous sommes dans la régions des loups.

Les chevaux devaient percevoir quelques émanations étranges, car ils paraissaient inquiets, nerveux, et de temps à autre, poussaient des hennissements significatifs, secouant leurs crinières et augmentant d'allure sans y être invités par leurs cavaliers.

—Ils sentent le pirate du steppe, fit le second Cosaque.

—Arriverons-nous avant la nuit ? demanda Ivanowitch.

—Je ne crois pas, maître ; nous ne sommes pas encore à l'izba de Perm.

Une heure environ avant le coucher du soleil, les étalons semblèrent pris d'une folie furieuse, et, peu à peu, ils développèrent une telle vitesse que les cavaliers en perdaient la respiration.

Tout à coup, un des Cosaques étendit son fouet dans la direction du levant qui commençait à se teinter de couleurs sombres.

—Regardez, dit-il, voici les vedettes qui viennent en reconnaissance.

Tous les yeux se tournèrent dans la direction qu'il indiquait.

Une demi-douzaine de petits points noirs mouvants faisaient tache dans la plaine, et comme ils se trouvaient en avant de la route parcourue, leur vitesse, accrue de celle des chevaux, ne tarda pas à dissiper tous les doutes, c'étaient bien des loups.

Leur nombre n'était guère inquiétant, mais ce ne pouvait être qu'une avant-garde. Les voyageurs visitèrent leurs carabines et se tinrent prêts à tout événement. Les braves étalons ne songèrent pas un seul instant à dévier du chemin qu'ils suivaient ; tout au contraire, ils hennissaient de colère et semblaient impatients de commencer le combat.

Le loup est lâche quand il n'est pas en nombre. Ils se mirent alors à galoper derrière les chevaux, à une distance d'une cinquantaine de pieds environ, en grognant sourdement ; on voyait, à leurs yeux en feu, à leurs langues pendantes, qu'ils devaient être poussés par une terrible faim.

—Il faut avoir pitié d'eux, fit Ivanowitch et leur donner un peu de nourriture ; apprêtez-vous à faire volte-face et à tirer au commandement.

Au signal donné, les quatre chevaux firent conversion à droite.

—Visez bien, s'écria rapidement Ivanowitch ? Deux sur le même... tant pis pour les deux premiers... une, deux, trois... feu !

Les deux loups les plus rapprochés roulèrent, en hurlant, dans la poussière, mais ils ne se relevèrent pas ; du reste, il fut impossible de savoir si les blessures reçues les avaient mis entièrement hors de combat ; ils n'étaient pas tombés que leurs compagnons étaient sur eux, et comme il y en avait suffisamment pour les quatre restant, il n'y eut pas de discussion entre eux.

Les voyageurs purent continuer leur chemin, débarrassés pour le moment de ces désagréables compagnons.

Une heure environ s'écoula sans nouvelle alerte, mais les chevaux continuaient à donner des signes de plus en plus évidents d'irritation ; il était certain qu'ils sentaient le voisinage de leur ennemi héréditaire, et que cette nuit ne s'écoulerait pas sans nouvelle rencontre.

Le steppe devenait de plus en plus aride et desséché ; toute la partie qu'avaisine l'Oaral, sensiblement déprimée, a gardé plus que les autres les souvenirs de la mer ; fortement imprégnée de sel, elle n'a pour toute végétation que des salicornes et contient une grande quantité de petits lacs salés, que les nomades exploitent en salines selon leurs besoins.

L'attitude des chevaux indiquait donc suffisamment que quelque troupe de loups devait errer, non loin des chasseurs, dans la plaine désolée. Il s'agissait d'atteindre l'izba de Perm avant la nuit : deux petites heures de galop le lendemain, car les loups attaquent rarement de jour, devaient conduire sans encombre à Voronoje.

Dix verstes à peine séparaient la petite troupe de l'izba de refuge... elle n'eut pas le temps de l'atteindre avant l'apparition des fauves rôdeurs.

Ces derniers suivaient certainement la piste depuis plusieurs heures, attendant le moment favorable pour se montrer, car le soleil n'était pas couché que de furieux hurlements retentirent dans le lointain, et les voyageurs, en se retournant, aperçurent avec effroi, à moins de deux kilomètres en arrière d'eux, une longue ligne houleuse, épaisse et noire, qui roulait sur le steppe comme un flot envahisseur... c'étaient les loups !

Pour la première fois, les cavaliers usèrent de l'épéron ; peine perdue,

les chevaux donnaient toute la vitesse dont ils étaient capables, et ce n'était pas suffisant pour maintenir les poursuivants à la distance nécessaire ; en dix minutes, les carnassiers étaient sur leurs talons.

—Voici l'izba, cria tout à coup l'un des Cosaques ; encore un effort, et nous arrivons.

On eût dit que les chevaux, eux aussi, sentaient l'approche du refuge, car ils s'enlevèrent avec une telle furie, que la bande affamée perdit du terrain, et les six chevaux s'engouffrèrent par le portail, heureusement ouvert, de l'izba... Les deux Cosaques avaient bondi sur le sol, ils repoussèrent les deux battants et placèrent les barres de fermeture avec une rapidité prodigieuse... Il était temps, les premiers loups de la bande venaient se heurter contre les solives de chênes et retombaient en hurlant.

—Nous sommes sauvés, fit Ivanowitch.

Et, tremblant, se soutenant à peine, il descendit de sa monture.

Holloway, le Yankee, se contenta de pousser un long soupir de satisfaction.

—Ma foi, dit-il, je ne fais pas de difficulté d'avouer que je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie !

L'izba, ou refuge de Perm, se composait d'une cour assez vaste pour contenir les chevaux et chameaux d'une caravane, entourée de hautes murailles en terre sèche, soutenue de distance en distance par des piliers de bois. Au centre se trouvait une construction composée d'une vaste chambre carrée, destinée à abriter les voyageurs pendant la nuit.

A l'intérieur, des monticules de terre, taillées en gradins, permettaient d'arriver au sommet de la muraille et de voir tout ce qui se passait aux dehors.



Les chevaux donnaient toute leur vitesse.—Page 150, col. 2

Au début, l'ensemble de ce refuge devait présenter une grande solidité, mais de nombreux hivers s'étaient succédé, depuis qu'il avait été édifié, sous Alexandre Ier, et de tous côtés les murs fendillés par les terribles gelées, et les ardeurs du soleil d'été qui produisaient le même résultat, menaçaient ruine.

Fort heureusement, les loups, qui donnaient l'assaut contre la muraille, ne savaient point choisir les lieux favorables, sans cela ils eussent pu pénétrer rapidement dans l'izba.

Les voyageurs ayant gravi l'un des talus, pour se rendre compte de ce qui se passait, furent réellement terrifiés du nombre de leurs ennemis : ils étaient là plusieurs milliers au moins, l'œil en feu, la gueule sanguinolente, arrivés au dernier paroxysme de la faim et de la fureur. Leurs hurlements sauvages remplissaient l'air à ce point, que les fugitifs ne s'entendaient pas parler ; le spectacle était terrifiant et capable de faire trembler les plus braves.

Ils se précipitaient en masse contre le rempart, dont quelques-uns parvenaient presque à atteindre le sommet et, à chaque assaut, des parcelles de terre sèche se détachaient des murs, diminuant d'autant leur solidité.

—Colonel, fit Holloway, qui s'était rapidement rendu compte de la situation, avant deux heures ces enragés seront sur nous, si nous ne trouvons pas le moyen de réparer les brèches qu'ils font.

LOUIS JACOLLIOT.

(A suivre)

CHOSSES ET AUTRES

—On s'éclaira pour la première fois avec de l'huile de pétrole en 1226.

GOUDRON LIQUEUR HYGIÉNIQUE, ANTI-ÉPIDÉMIQUE, PRÉSERVATIVE ET CURATIVE DES MALADIES de la poitrine, de l'estomac et de la vessie. Exiger l'adresse 19, r. Jacob, Paris.

GUYOT —La Nature nous raconte que, depuis 1880, on a détruit 2,500,000 alligators dans la Floride ; les malheureux sauriens commencent à disparaître du pays.

CHARBON EN POUDRE ET EN PASTILLES, APPROUVÉ ET RECOMMANDÉ PAR L'AC. DE MÉD. DE PARIS, CONTRE LES maladies de l'estomac, la dyspepsie, la diarrhée, la dysenterie, la cholérine, le choléra. 19, r. Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES.

BELLOC —Les mines de charbon les plus vieilles du monde se trouvent en Angleterre. Elles étaient déjà connues du temps des Romains, avant l'ère chrétienne.

PILULES APPROUVÉES PAR L'ACAD. DE MÉD. DE PARIS, CONTRE l'Anémie, la Chlorose, ou pâles couleurs, l'Épuisement des forces. LES PILULES DE VALLET VRAIES SONT BLANCHES ET SUR CHAQUE EST ÉCRIT LE NOM VALLET. 19, r. Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES

VALLET —Les catacombes de Rome sont les lieux de sépulture les plus étendus du monde : on y voit les ossements de six millions de personnes.

QUINQUINA LABARRAQUE

VIN FÉBRIFUGE, TONIQUE DIGESTIF, APPROUVÉ PAR L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS, pour les convalescents et tous ceux qui souffrent de faiblesse de l'estomac, d'anémie, d'épuisement causé par l'âge, les excès, le travail, la fièvre. EN BOUT. ET 1/2 BOUT. 19, rue Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES.

—Le *Soudan*, drame militaire de C. B. Jefferson, Klaw et Erlanger est représenté cette semaine au Théâtre Royal. Cette pièce abonde en situations émouvantes. Les incidents de la guerre du *Soudan* ont fourni le thème d'une puissante action théâtrale. *Le Soudan* est donné à Montréal avec les mêmes décors, la même mise en scène et un aussi nombreux personnel que lorsqu'il a été joué à New York et à Boston. Il faut un affectif d'au moins deux cents personnes pour l'exécution de la pièce.

LE NEW-YORK ILLUSTRATED NEWS, publication de seize pages, paraissant tous les jeudis, sera envoyé par la poste pendant treize semaines sur la réception d'un dollar. Ce journal n'a de relation avec aucune autre publication et les marchands et les souscripteurs sont mis en garde contre les imitations. Escompte libérale aux maîtres de poste, agents et clubs. Spécimens envoyés gratis par la poste. S'adresser à ARTHUR T. LUMLEY, 3, Park Place, N.-Y.

OPERA FRANÇAIS

Spectacles de la Semaine commençant le 9 avril
 Mercredi.—"Mlle Nitouche."
 Jeudi, Vendredi et Samedi soir.—"Gillette de Narbonne," opéra de Audran.
 Samedi en matinée.—"Mme Favart."
 Prix des places : Orchestre \$1 ; Stalles 75c ; Par terre réservé 60c ; Galerie, 1ère rangée, 75c, 2ème et 3ème rangées, 50c. Admission 50c. Amphithéâtre 25c.
 Billets en vente au théâtre même et au magasin de musique de M. Hardy, 1637, rue Notre-Dame.

LIBRAIRIE FRANÇAISE

L. DERMIGNY
 126 w. 25th STREET, NEW-YORK
 SUCCURSALE A MONTREAL
 1608, NOTRE-DAME


Seul Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris, de son supplément coloré, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les Etats-Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment : Petit Parisien, Soleil du Dimanche, l'Echo de la Semaine, l'Univers Illustré, Le Figaro, etc., etc. ; journaux de notes et scientifiques.
 Abonnements à toutes revues et publications. Ordres pour livres promptement exécutés.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER
 Architectes et évaluateurs
 162—RUE SAINT-JACQUES—162
 (Block Barron)
 VICTOR ROY. L. Z. GAUTHIER
 Téléphone no 2113.

J. EMILE VANIER
 (Ancien élève de l'École Polytechnique)
 INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR
 107, rue St-Jacques, Royal Building
 Montréal

UNE BOITE LE GRAND TANK THE BEST



SHILOH'S CURE.
 Remède contre la toux, 25c. 50c. 50c.
 Guérit la Consommation, la Toux, le Croup, les Maux de gorge, l'États de la gorge.

ANNONCE DE John Murphy & Cie

VOILES
 — DE —
1re COMMUNION

DEUX CENTS VOILES
 Au-delà de 200 magnifiques voiles de 1ère Communion viennent d'être reçus et sont maintenant offerts en vente aux prix de vente du déménagement.

24 HEURES D'AVIS
 De plus, nous nous engageons à exécuter sur vingt-quatre heures d'avis n'importe quel dessin possible, exactement au goût de l'acheteur, et fait au même prix, sans charge extra.

Voyez notre immense assortiment de broderies.

MOUCHOIRS
 500 douzaines de magnifiques mouchoirs brodés, valant 15c et 20c chaque, pour être vendus 5c, ou 25c la douzaine. Un vrai bargain. Voyez-les !

JOHN MURPHY & OIE
 Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre
 Au comptant et à un seul prix
 Bell Tel. 2102 Federal Tel. 55



COQUELIN AÎNÉ

Et dire que ce vin exquis est un remède ! Et remède délicieux, puisqu'il est aussi doux au goût que bienfaisant partout où il passe.
 Merci, cher M. Mariani, croyez-moi votre reconnaissant.

C. COQUELIN.

Le plus efficace et le plus agréable des toniques et des stimulants, ne constipant jamais.



MGR LE CARDINAL LAVIGNERIE

A M. Mariani,

Venue d'Amérique, votre Coca donne à mes Pères Blancs, fils d'Europe, la force de civiliser l'Asie et l'Afrique.

+ Ch., CARDINAL LAVIGNERIE.

VIN MARIANI

A LA COCA DU PEROU

Préparé avec des feuilles fraîches de Coca de provenance directe et de premier choix, le VIN MARIANI est prescrit avec succès depuis vingt ans dans toutes les maladies des voies respiratoires et digestives. Son action analgésique sur les muqueuses et ses propriétés stimulantes et toniques en font le médicament par excellence pour combattre l'ANÉMIE, la CHLOROSE, la DYSPEPSIE, la GASTRALGIE, les LARYNGITES, les GRANULATIONS DE LA GORGE, etc, etc.

D'un goût très agréable, il convient parfaitement aux convalescents et aux personnes les plus délicates

Vendu chez les Pharmaciens, Epiciers et Marchands de Vins

TELEPHONE 1394

Pour circulaires descriptives, etc., adressez :

LAWRENCE A. WILSON & CIE

Seuls agents au Canada pour Mariani & Cie, de Paris, et le Champagne Gold Lack Sec

28 ET 30, RUE DE L'HOPITAL - - MONTREAL

A LA

VILLE DE MONTREAL

\$150.000

De Marchandises vendues à un bon marché extraordinaire pendant 60 jours.

Immenses Réductions

DANS TOUS LES

DEPARTEMENTS !!

\$10,000 de jouets vendus presque pour rien !!

Hâtez-vous de venir si vous voulez profiter de cette occasion unique.

Rien de semblable n'a jamais été vu à Montréal.

Cie GENERALE

- DES -

BAZARS

COIN DES RUES

Ste-Catherine & St-Laurent
Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

\$1.25 LA BOUTEILLE

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire. — 32 pages, belles illustrations, \$6.40 par an, 8, rue François Ier, Paris, France.

MAISON - BLANCHE

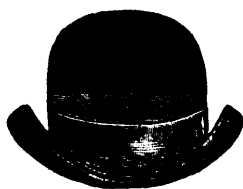
65—RUE SAINT-LAURENT—65

IMPORTATEUR

— DE —
Merceries

ET
CHAPELLERIES

T. BRICAULT



UN SEUL PRIX

de d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“WESTERN”

INCORPORÉ EN 1861

Capital..... \$2,000,000
Primes pour l'année 1892..... 2,567,061
Fonds de réserve..... 1,095,000

J. H. ROUPE & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques

ARTHUR HOEUB, Agent du dept français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le VIN à l'EXTRAIT de FOIE de MORUE
PRÉPARÉ PAR
M. CHEVRIER

Pharmacie de 1^{re} Classe, à Paris
possède à la fois les principes actifs de l'HUILE de FOIE de MORUE et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'HUILE de FOIE de MORUE, est souverain
CONTRE :
la SCROFULE, le RACHITISME, l'ANEMIE, la CHLOROSE, la BRONCHITE et toutes les MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING

AND

PATTERSON

MEUBLES & LITERIE!

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

P.S.—Emballage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.

Usage admis dans

la
meilleure
Société

Pour les dîners, Réceptions de l'après-midi et les "Five o'Clocks," le complément indispensable à tout repas bien ordonné, est le

CHOCOLAT MENIER



CHOCOLAT-MENIER

Le seul contenant la VANILLE à un haut degré, est fabriqué par MENIER. Agréable pour les palais les plus délicats.

Peut être pris immédiatement avant de quitter la table.

Demandez à l'Épicier

— LE —

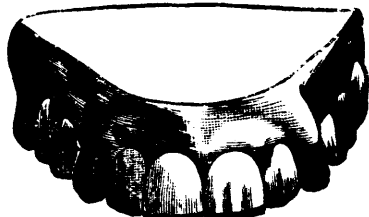
CHOCOLAT MENIER

Vente annuelle dépassant 33 millions de livres.

S'il ne l'a pas

en vente, envoyer le nom et votre adresse à Menier, Succursale canadienne, 12 et 14, rue Saint-Jean, Montréal.

Neuveau procédé américain pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Neuveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

Emplâtre Souverain des Montagnes Vertes de GEO. TUCKER



Nous offrons \$500.00 de récompense pour un meilleur emplâtre. Des milliers de personnes souffrantes ont immédiatement recouru aux EMPLÂTRES SOUVERAINS DES MONTAGNES VERTES DE GEO. TUCKER pour le soulagement immédiat des douleurs Rhumatismales, Rognons, Matrice, Poitrine, Côtés, Dos, Reins.

Vendus en gros et en détail chez
GEO. TUCKER
LE GUÉRISSEUR SAUVAGE
1875, STE-CATHERINE, Montréal.—Prix 25c

RENE RAVAU

ARTISTE-PEINTRE

4, Rue St-Laurent

Résidence privée :

156a, Ste-Elizabeth

Portraits en tous genres.—Peinture à l'huile, Aquarelle, Peinture sur soie, satin, etc.—Spécialité : Adresses enluminées.

PACIFIQUE CANADIEN

Des Trains Speciaux

POUR

COLONS

CIRCULERONT

Chaque Mardi

DURANT LE

Mois d'avril

PARTANT DE

Carleton Junction à 9.00 a. m., pour le Nord-Ouest Canadien, si un trafic suffisant est offert

Le but de ces trains spéciaux est d'offrir aux colons une occasion de voyager avec leur roulant et d'avoir de bonnes accommodations et un service rapide.

Chaque train spécial aura un char d'ortoir pour colons, les lits seront gratuits

Procurez-vous une copie de renseignements gratuits au sujet de fermes et char-dortoirs, et tous les renseignements de l'agent le plus rapproché. Pour billets, lits réservés, etc, écrivez ou présentez-vous au

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS
129 RUE ST-JACQUES
COIN DE LA RUE ST-FRANÇOIS-XAVIER